

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

CENT-DIXSEPTIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1915



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249, rue LaGauchetière Est

1915

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

M

SCŒURS



'ES
de venir
la Propa
et de Can
beau pay
dont l'es
les contré
nations qu

A la pr
gieuse mis
vres de m
soit la nat
Depuis l'es
de la vie s
exprimer d
ainsi confit
res ; mais c
des plus f
âmes qu'ell

MISSIONS CANADIENNES

EN CHINE

PAR LES

SEURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

 'EST avec grande reconnaissance que nous nous rendons à la bienveillante invitation qui nous est faite de venir de nouveau entretenir les lecteurs des *Annales de la Propagation de la Foi*, de nos deux missions de Sheklung et de Canton. A qui donc aimerions-nous parler de notre beau pays de Chine, sinon à ceux de notre cher Canada, dont l'esprit, si éminemment apostolique, s'étend à toutes les contrées infidèles et s'intéresse si vivement au sort des nations qui les peuplent ?

A la prière, qui seule peut féconder ses travaux, la religieuse missionnaire doit joindre l'exercice de toutes les oeuvres de miséricorde. Les misères humaines, quelle qu'en soit la nature, trouvent donc de droit un asile chez nous. Depuis l'enfant naissant jusqu'à la centenaire, tous les âges de la vie se rencontrent sous notre toit. Nous ne saurions exprimer de préférence pour aucune des oeuvres si diverses ainsi confiées à nos soins : toutes nous sont également chères ; mais celle de la Sainte-Enfance est sans contredit l'une des plus fructueuses, vu l'abondante moisson de petites âmes qu'elle nous vaut chaque année.

Sait-on comment nous parvenons à recueillir ces légions de nouveau-nés auxquels nous procurons avant tout la grâce du baptême ? C'est au moyen de nos glaneuses d'enfants que nous les recrutons. Ces femmes, mues par le désir d'un gain qui, pour chacune de leurs précieuses trouvailles, peut varier de 20 sous à 1 ou 2 dollars, parcourent en tout sens la ville de Canton et les campagnes avoisinantes pour y ramasser ça et là, tantôt le long d'une rivière ou tout au fond d'un marais, tantôt dans une encoignure de maisons, le pauvre petit être qu'on y a jeté parce qu'il n'a point sa place au foyer. Seules, pour l'ordinaire, les petites filles sont ainsi exposées sur les chemins : on ne songe guère à se départir d'un garçon. La cueillette terminée, nos chercheuses croient devoir faire le triage. Comme le disait notre compte-rendu de l'année 1914, inséré dans les *Annales* de février, les enfants en condition de vivre sont portées aux crèches des protestants, qui ne reçoivent que celles-là et en peuvent donner un meilleur prix que nous, vu les sommes considérables que leur fournissent l'Angleterre et les Etats-Unis. Quant aux autres, elles nous sont destinées et vendues, on le sait, pour vingt sous (monnaie chinoise). Ce n'est toutefois qu'après avoir essayé d'en obtenir davantage qu'on nous les laisse à si grand marché : invariablement on nous dit, — alors même que l'enfant fut trouvée à quelques pas du couvent, — qu'on est allée le chercher bien loin et que, par conséquent, semblable course devrait être chèrement payée. Nous ne saurions nous laisser prendre au piège, la modicité de nos ressources nous mettant à l'abri d'un tel danger.

Heureuses d'avoir acquis, moyennant quelques sous, un

bien que Jésus-Christ est venu racheter de son sang, nous disputons à la mort nos petites moribondes, chez qui seuls de faibles gémissements trahissent encore un léger souffle de vie. Nous arrivant à demi mangées par ces innombrables rongeurs qui sont l'un des fléaux de la Chine, ou couvertes d'affreux ulcères, mal très commun chez les enfants de leur condition, la plupart ne peuvent, il va sans dire, attendre en sécurité le moment du jour où le prêtre viendra administrer chez nous le sacrement de baptême ; un grand nombre reçoivent donc de l'une ou l'autre d'entre nous leur passeport pour le ciel. Quelques-unes, qui forment la rare exception, répondant à nos soins, survivent à leurs maux, et cherchent du regard la Soeur maîtresse du domaine. C'est ainsi que l'année dernière, une trentaine de nos berceaux étaient habités par ces vaillantes petites créatures. Il faisait plaisir, entrant à la crèche, y voir ça et là une tête de sept ou huit mois faire légèrement effort pour se soulever et chercher du regard la soeur maîtresse du domaine. C'est là une bien faible proportion si l'on se rappelle le nombre considérable d'enfants recueillies au cours de l'année ; ce résultat toutefois nous semble un succès.

On se demande peut-être pourquoi nous aimons voir vivre ces enfants. C'est uniquement en vue du bien qu'elles pourront opérer un jour. Peupler le ciel de petites élues est assurément l'un de nos plus grands bonheurs ; mais il nous faut aussi songer à la terre, et nous savons que c'est par l'éducation de la femme que nous assurerons le maintien des chrétientés chinoises. De bébés devenues bambines, nos petites filles passent à l'orphelinat, où elles pourront demeurer jusqu'à leur 18ème ou 20ème année. Parvenues à

cet âge, elles ont à choisir entre les trois états de vie qui s'offrent à elles comme à toute personne jouissant de sa liberté. C'est là un privilège fréquemment refusé à la jeune chinoise.

Celles de nos enfants qui le veulent sont mariées à de jeunes chrétiens que les Pères de la Mission doivent ordinairement diriger dans le choix d'une femme. Les préliminaires du mariage et le cérémonial de la noce comportent une foule de détails fort amusants qui trouveraient sans doute place dans un article traitant des moeurs et coutumes de la Chine.

D'autres parmi nos orphelines se sentant attirées vers la vie religieuse entrent dans la catégorie de nos " Vierges chinoises ", qui portent l'habit religieux, vivent sous une règle et font même les vœux de religion. Ces jeunes Soeurs indigènes sont pour nous de puissantes aides, surtout pour l'enseignement de la doctrine chrétienne.

Celles enfin qui ont décidé de vivre dans le célibat tout en restant libres peuvent, si tel est leur désir, demeurer avec nous, à titre d'auxiliaires séculières.

Que dire des bonnes vieilles que nous hospitalisons, lesquelles nous sont franchement attachées et se montrent très reconnaissantes des soins que nous leur donnons ? La joie illumine leur figure, qui semble pour un moment retrouver les traits de l'enfance, quand nous avons la bonne fortune de pouvoir leur distribuer quelques friandises. Leur piété, à la chapelle, se traduit par de profondes révérences et prosternations aussi bien que par des prières récitées, selon leur expression, à " grande voix ". C'est ainsi que ces pauvres femmes attendent en paix le moment de la mort, goûtant

dé
au
id
sis
l'o
oet
que
son
élè
cell
cou
Chi
Chr
vret
don
bour
dirig
chos
peu
meill
nes
cela
ger d
remet
lieu
des p
Un
de chu
vrir e

déjà le fruit des sacrifices que leur a coûtés leur conversion au christianisme, à savoir celui de leurs grandes et petites idoles, et cet autre, non moins pénible pour elles, qui consiste à ne point manger " le gâteau de la lune " le jour où l'on fête cet astre.

Non moins importantes que celles de l'intérieur sont nos oeuvres du dehors, qui ne sont autres que trois écoles fréquentées par de jeunes payennes, parmi lesquelles nous faisons parfois de précieuses conquêtes. Quelques-unes de nos élèves appartiennent à des familles très distinguées, mais celles-là sont en petit nombre, et en voici la raison. Notre couvent est situé dans un quartier très pauvre, et chez nos Chinois, comme dans toute société étrangère à la religion du Christ, on en est encore à se demander si du sein de la pauvreté peut vraiment surgir quelque chose de bon. On doute donc de la valeur d'un enseignement donné dans un faubourg tel que celui que nous habitons. Atteindre la classe dirigeante, en même temps que le peuple, serait pourtant chose essentielle. Aussi désirons-nous vivement être sous peu en condition d'ouvrir une académie dans l'une des meilleures localités de la ville et empêcher ainsi que les jeunes Cantonnaises qui ont de la fortune n'aillent, comme cela se pratique depuis un certain temps, étudier à l'étranger dans quelques universités d'où elles reviennent ordinairement libres-penseuses. L'influence exercée dans leur milieu par ces jeunes étudiantes, à leur retour au pays, est des plus pernicieuses.

Un journal catholique des Etats-Unis, déplorant cet état de choses, exprimait dernièrement le souhait de voir s'ouvrir en Chine ou en Amérique des écoles supérieures pour

les jeunes Chinoises avides de savoir et de civilisation. Pour notre part, nous espérons nous mettre bientôt à l'oeuvre et enrayer dans notre sphère d'action, un mouvement désastreux pour les jeunes âmes que nous convoitons et pour les familles influentes auxquelles elles appartiennent. En attendant l'heure de tenter semblable entreprise, nous nous occupons activement des quelques braves enfants que n'ont pu effrayer les modestes apparences de nos classes.

Au mois d'octobre dernier, une jeune payenne, récemment admise à la pratique de la médecine, venait s'inscrire au nombre de nos élèves, voulant étudier chez nous les langues étrangères. A quelque temps de là, ayant eu à demander un renseignement à l'une de nos vierges chinoises, elle engagea avec cette dernière une conversation qui tomba bientôt sur le terrain religieux. Ce que lui dit alors sa compatriote fut pour elle toute une révélation, et à la fin de l'entretien, elle s'écriait : " Je n'étais venue ici que pour acquérir des connaissances profanes, et quelles choses divines je viens d'apprendre ! " Depuis lors la lecture du Nouveau-Testament fait ses délices. Elle nous racontait tout dernièrement le trait suivant : " Appelée, il y a quelques jours, auprès d'une malade que cinq médecins avaient abandonnée après avoir prescrit pour tout traitement de lui donner à manger ce qu'elle désirerait, je fus tentée de faire de même, jugeant comme eux le cas désespéré. Une pensée me vint alors : J'ai lu que Jésus, quand il était sur la terre, guérissait les malades ; si je lui demandais de me venir en aide en cette circonstance ?... A l'instant, je fis cette prière : " Jésus, aidez-moi, " et j'ordonnai, avant de me retirer, quelques remèdes anodins, bien convaincue qu'ils ne pouvaient opérer

d'eux-mêmes. Je suis retournée aujourd'hui auprès de cette personne et l'ai trouvée bien portante. Me voyant entrer, elle me dit: " Un esprit vous a sans doute aidée à me sauver! " Oui, me dis-je alors, à un esprit tu dois ta guérison; mais il n'est pas celui auquel tu penses en ce moment; c'est le véritable Esprit qui t'a ainsi arrachée à la mort. Cette femme se propose de m'offrir une planchette sous verre certifiant que je l'ai guérie alors que plusieurs médecins l'avaient déclarée incurable. "

La confiance de cette jeune fille envers " Jésus de Nazareth ", qu'elle ne connaît encore que bien imparfaitement, nous donne lieu de croire qu'il voudra bien se manifester à elle pleinement, et lui accorder, à l'expiration de son année de catéchuménat, l'insigne grâce du baptême.

LEPROSERIE SAINT-PAUL

Ile Marie, Sheklung

—
NOËL 1914
—

Se figure-t-on au Canada ce que peut être la journée du 25 décembre dans une île solitaire de l'Extrême-Orient, habitée par un petit peuple devenu la terreur de ses semblables?... Un froid intense, excessivement humide et, pour l'ordinaire, une pluie torrentielle remplacent ici, à pareil jour, les blanches neiges et les brillants glaçons sans lesquels, nous, Canadiens, avons peine à concevoir le retour de la Noël. Le petit fleuve " des Perles ", qui baigne nos côtes, nous apporte la bise glaciale au souffle de laquelle se gonflent, à cette époque de l'année, ses eaux ordinairement assez calmes. A ce que nous éprouvons, nous-mêmes, nous croyons comprendre, dans une certaine mesure, ce que l'hiver oriental dut imposer de souffrances au divin Enfant durant son séjour dans la crèche de Bethléem. En dépit de toute différence de climat et de situation, grâce à leur titre d'enfants de l'Eglise, les habitantes de l'île Marie, en cet anniversaire de la naissance du Sauveur, goûtent les mêmes saintes joies que leurs frères répandus par tout l'univers catholique, et chantent avec eux, du coeur, sinon de la voix : " Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! "

Pour la deuxième fois à Noël dernier, nous entendions la messe de minuit au milieu des infortunées qui sont en ce

monde la part de notre héritage. Une heure avant la célébration du saint sacrifice, nous eûmes la consolation de délivrer de ses fers une pauvre femme condamnée par la justice à porter au cou une lourde chaîne, pour s'être, un mois auparavant, évadée de la léproserie, prise qu'elle était sans doute du désir de revoir sa famille. Le gouvernement, plus que jamais soucieux de prévenir la contagion, donne parfois ainsi de grands exemples de sévérité. Déjà, sur nos instances, les soldats chargés du maintien de la discipline nous avaient accordé de pouvoir, pendant deux heures chaque jour, soulager la pauvre fuyarde du poids qu'elle devait longtemps traîner. Le Père aumônier, usant de son influence auprès des autorités, avait finalement obtenu sa grâce, à notre très grande joie.

Le premier coup de minuit trouvait réunies dans leur chapelle, dont la parure faisait l'objet de leur naïve admiration, toutes celles de nos patientes qui avaient conservé jusque-là l'usage de leurs pieds. Un *Enfant-Jésus*, apporté par nos *Soeurs de Canton*, reposait dans la crèche, à laquelle nous avions dû conserver la couleur locale : donc point de frimas à l'entrée de la grotte, mais quelques-unes de ces belles roses dont la saison rigoureuse, en nos contrées, n'empêche pas l'éclosion. Il va sans dire que chacune de nous mit tout son cœur à chanter les *Noëls canadiens*. . . Au moment de la communion, nos chrétiennes, avec de grands sentiments de piété, s'approchèrent de la table sainte pour recevoir le Dieu qu'elles ont trop tard connu, mais qu'elles verront bientôt face à face.

Cette " nuit divine " fut plus paisible que l'une de celles qui l'avaient immédiatement précédée, et pendant laquelle

des pirates avaient été signalés à l'une des extrémités de l'île. Des huit soldats préposés à notre garde, quatre s'étaient alors postés en sentinelles aux abords de la maison tandis que les quatre autres, couchés sur la grève, avaient tiré à distance sur les barques des pillards, nous préservant ainsi de leurs brigandages.

En ce même jour du 25 décembre 1914, quarante-cinq lépreuses naissaient à la vie surnaturelle : le baptême leur fut conféré au cours de la matinée. La cérémonie fut très solennelle ; commencée à 9 heures, elle se termina vers midi. C'était pour nous un édifiant spectacle de voir ces pieuses catéchumènes attendant, plongées dans un profond recueillement et une fervente prière, le moment de la régénération, qu'elles appelaient de tous leurs vœux. Chacune portait inscrit sur une carte suspendue à son cou le nom nouveau qui lui allait être imposé. Avec quelle émotion ne les vîmes-nous pas échanger leurs sombres vêtements contre la tunique blanche des néophytes ! Dans l'après-midi, eut lieu la bénédiction du Saint-Sacrement, à laquelle assistaient les vingt lépreux baptisés le matin sur l'île des hommes.

A nos nouvelles chrétiennes ainsi qu'à leurs compagnes fut servi vers le soir un banquet, plus que modeste, il va sans dire : des légumes, des biscuits chinois et des noix en formaient le menu. La pièce qui les réunissait était ornée de verdure, au milieu de laquelle brillait çà et là une lanterne chinoise. Toutes étaient joyeuses et nous exprimaient leur vive reconnaissance. Le Père aumônier, voulant que les bébés de la léproserie, dont le plus jeune n'a que cinq mois, eussent leur part du festin, se les fit apporter et mit

lui-même dans leur petite bouche quelques friandises qu'ils dégustèrent avec entrain. Les mamans ravies de cet acte de paternelle bonté envers leurs enfants, se disaient entre elles : " Le Père les a lui-même fait manger!... " Plusieurs de ces petits êtres ne sont point encore lépreux et se portent très bien.

De celles qui prirent part à cette fête, combien, à Noël 1915, seront encore de ce monde? Nous ne saurions le prévoir. Facilement, en ces lieux, on se convainc de la brièveté de la vie. Une jeune lépreuse nous disait en souriant: " Tout comme chez le marchand de riz, on va pour nous chez le fabricant de cercueils. ". Heureuses sont-elles, d'avoir trouvé à leurs derniers jours la voie qui mène au ciel ; trois fois heureuses sommes-nous de la leur pouvoir indiquer!...

A venir partager notre bonheur, nous invitons celles de nos jeunes compatriotes qui déjà ont entendu le secret appel du Maître les convoquant à l'apostolat des missions étrangères.

SOEUR MARIE-DE-LOURDES,

*des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-
Conception, à Canton.*

ASIE

DE FRANCE EN CORÉE

JOURNAL DE ROUTE D'UN MISSIONNAIRE (1)

Par M. CADARS, des Missions Etrangères de Paris

(SUITE ET FIN)

DIMANCHE dernier, comme le nouveau curé n'était pas encore arrivé, c'est moi qui chantai la grand'messe et les vêpres.

Après l'évangile, je me retournai pour faire mes adieux à tout ce monde qui m'a vu grandir. Jusqu'ici, malgré mon sacerdoce, j'étais, pour beaucoup d'entre eux, le petit bout d'homme qu'on avait coutume de tutoyer dans les chemins. Mais, en m'entendant dire que je m'en allais pour toujours, que je ne ferais plus de peine à personne et que nous nous reverrions tous en paradis s'ils vivaient en bons chrétiens, les yeux, d'abord curieux, s'emplissaient de larmes, si bien que l'émotion m'a surpris, moi aussi, et c'est tout juste si j'ai pu entonner le *Credo*.

Enfin, arriva le dernier jour. Je dis ma messe et nous es-

(1) Voir le numéro précédent.

sayâmes de déjeuner chez ma sœur Rosalie. Je souffrais d'une telle agonie intime, que j'aurais souhaité à ce simulacre de repas la présence de quelques étrangers pour me forcer à une attitude digne.

J'étais placé en face de la pendule et je me disais : " Quand l'aiguille marquera neuf heures vingt minutes, il faudra que je me lève. "

Je le fis ; mais ce fut pour essayer la selle de ma bicyclette qui n'en avait nul besoin, et chercher une clef que je savais bien être dans la sacoche.

" Encore une heure ! ... encore quelques minutes ! ... " me criait une voix intérieure, et j'allais me rasseoir, lorsque mon neveu se mit à pleurer. Alors je me retournai et, sans mot dire, j'embrassai mon beau-frère, mon neveu, ma nièce, ma sœur et mon père. Puis, quand je sentis les deux bras de ma mère autour de mon cou, l'émotion me vainquit. J'aurais voulu redevenir petit enfant, m'accrocher à ses jupes et rester là. L'étreinte se prolongea, silencieuse, et je songeais : " Maman, pourquoi m'avez-vous acheté une grammaire latine ? "

Tout d'un coup, j'entendis comme dans un rêve : " Joseph, au revoir au ciel ! " et ma mère dénoua ses bras.

Comment suis-je parti ? Qui ai-je rencontré dans le chemin ? Je n'en sais rien.

* * *

Au bout de la côte de Tréban, il y a sur le bord de la route une châtaigneraie à l'ombre de laquelle nous nous arrêtions souvent, mon père et moi, quand nous allions à Carmaux ou au moulin de Tanus, pour laisser souffler nos attelages. Au retour, nous faisons encore halte sous le même châtaignier, d'où l'on aperçoit notre maison au milieu du plateau bas qui descend des collines de Lachapelle vers Fallières. Quand, de la cheminée, s'échappait un peu de fumée grise, mon père disait : " La maman fait la soupe : partons si nous ne voulons pas la trouver froide. "

C'est exactement au même endroit que je m'arrêtai pour contempler une dernière fois le cadre de mon enfance.

Une légère brume flottait sur les prairies qui montent du Céron en passant par Signoles jusqu'à la lande en marge de laquelle mon père bâtit lui-même sa maison. Seul le grand chêne qui ombrage la cour, planté le jour du mariage de mes parents, émergeait, bouquet jaunissant, au-dessus de la brume et ce me fut une dernière déception. Mais, malgré ce léger brouillard rasant le sol, de cette maison de la Devèze de ces champs où chaque motte est trempée de la sueur de mes parents, de toutes ces choses familiales, j'emporte une vision à jamais fraîche.

Ma mère, soyez bénie de m'avoir acheté ma première grammaire latine et de m'avoir envoyé au Prieuré d'Ambiatil. Soyez bénie de m'avoir façonné une âme de missionnaire, car c'est bien à vous que je doit ma vocation. D'autres ont cultivé l'arbre ; mais vous avez semé la graine et entouré de soins la jeune plante. Soyez bénie enfin pour votre dernière parole : " Au revoir au Ciel ! "

20
mom
l'ivre
sépar
Av
vais p
vard
envie
de sai
N'y ar
moi ?
Hier
ma scœ
bant su
sieur qu
il lanç
compte.
Pars,
tempéra
cacher t
mot d'ad
cœur. Si,
pleins de
chuchote
" tes amc

III

20 octobre 1908. — Où sont-ils ceux qui prétendent qu'au moment des adieux à sa famille, le jeune partant, grisé par l'ivresse de son sacrifice, ne ressent pas l'amertume des séparations irrévocables ?

Avant-hier, en quittant mes dernières parentes, je ne pouvais pas me maîtriser. Comme elles s'éloignaient sur le boulevard Carnot, se retournant sans cesse vers moi, j'avais une envie irrésistible de les rejoindre : " Que de tendresse, que de saine affection, que de bons conseils, dont je me prive ! N'y aurait-il pas dans mon diocèse une petite paroisse pour moi ? Ne pourrais-je pas être missionnaire diocésain ? "

Hier matin, quand le train s'ébranla, le dernier regard de ma sœur religieuse raviva tous mes déchirements. En retombant sur la banquette, la gorge serrée, je dérangeai un monsieur qui lisait la *Dépêche de Toulouse*. Malgré mes excuses il lança à son voisin une ignoble plaisanterie sur mon compte.

Pars, jeune missionnaire, pour ne plus revenir ! si tu as le tempérament assez heureux ou la volonté assez forte pour cacher ton émotion, lorsque ta sœur sanglote son dernier mot d'adieu, on te traitera de fanatique, d'ingrat, de sans cœur. Si, au contraire, le cœur te fend et que tes yeux soient pleins de larmes, le monsieur qui lit un immonde feuilleton chuchotera derrière son journal à son voisin que tu quittes " tes amours ".

IV

21 octobre. — Séminaire de la rue du Bac. — Sur mes joues encore chaudes de tant de baisers, de tant de caresses, les brusques accolades de mes confrères mettent un frisson comme le bon air frais du matin.

J'ai couru dans la chambre de mon évêque, Mgr Mutel, vicaire apostolique de Corée, venu en France pour les affaires de sa mission. Il se laisse, avec bonté accabler de questions et me donne des conseils.

Et redescendant l'escalier, je dis : " Et si, moi non plus, je ne pouvais m'habituer au riz coréen, à cette saumure qui fait vomir plus d'un jeune missionnaire et gâte plus d'un estomac ! Mais, bah ! de quoi vais-je me soucier ? Et la grâce de Dieu donc, unie à la bonne volonté !

V

19 novembre. — Marseille. — Me voici dans notre procure de Marseille, occupé à mettre un peu d'ordre dans mes souvenirs, les premiers de ce long voyage qui va tant m'en laisser !

Hier, au soir, suivant l'usage, nous avons quitté le séminaire de la rue du Bac, à six heures, pour prendre à la gare de Lyon le rapide de Marseille. La voiture qui nous emportait a suivi le chemin ordinaire : rue de Babylone, rue du Vieux Colombier, boulevard Saint-Germain.

Les doyens du prochain départ nous accompagnent et les dialogues se croisent, confus :

me
tin
4
bru
I
Tar
du
N
sou
nuq
de 's
21
Coré
sont
faites
est a
Celle-
de toi
tensit
plus c

“ — Ah ! les veinards !

“ — Dans quelques jours on vous en dira autant.

“ — Gare au mal de mer !

“ — Vivent les chinois ! hein ?

“ — Non ! vivent les Japonais !

“ — Non ! vivent les Annamites !

“ — Vivent les Coréens ! ”

Le train s'ébranle lentement, puis il file à toute allure.

Paris disparaît et le silence de la campagne nous permet de nous reposer dans le sommeil ou la méditation intime de l'énervement qui, plus ou moins, nous a tous gagnés.

A Lyon, nous cherchons vainement dans la nuit et la brume Notre-Dame de Fourvière.

L'aurore nous surprend un peu au-dessus d'Avignon. Tarascon fait causer de Tartarin et l'on plaisante ceux du Midi.

Nous sortons d'un long tunnel pour voir la mer bleue sourire au soleil. La fumée de Marseille tourbillonne en nuages noirs au-dessus desquels nous saluons Notre-Dame de la Garde... Adieu les trains de France !

• • •

21 novembre. — Demain, à onze heures, je pars pour la Corée. Ce n'est plus un rêve ou un lointain désir. Les places sont prises, les bagages enregistrés, toutes nos commissions faites. S'il y a dans notre vie des heures lentes et vides, il en est aussi de singulièrement rapides et denses de choses, Celle-ci en est une. La pensée plus active charge le présent de tout le poids du passé de tous les rêves de l'avenir et l'intensité des émotions donne un relief exagéré aux détails les plus ordinaires.

Pourquoi Dieu m'a-t-il choisi de préférence à tant d'autres ? Dans mon enfance et plus tard, j'ai connu tant de camarades qui valaient mieux que moi ! Pendant mon court ministère de professeur, j'ai vu des âmes de jeunes gens que j'enviais. Mon Dieu, pourquoi n'appelez vous pas un tel et un tel ? Serait-ce que, en dépit de leur valeur morale, ils auraient dit : Non ? Ce n'est qu'au ciel que je pénétrerai le mystère de ma vie. Les circonstances les plus insignifiantes, je m'en rends bien compte maintenant, m'ont amené infailliblement à ce moment décisif. Que de fois mes caprices, mes insouciances sont allées au travers du plan de Dieu ! Que de fois j'ai cassé le fil de ma vocation ! Mais la main patiente de la Providence l'a toujours rajusté à temps.

• • •

22 novembre. — A bord du *Tonkin*. — J'aime à croire qu'aujourd'hui j'ai gagné un morceau de Paradis. Au moment où j'ai senti flotter librement le *Tonkin* dans la rade, j'ai compris que mon départ était vraiment la mort à tout ce que j'ai aimé jusqu'ici. Beaucoup de passagers pleuraient. D'autres agitaient des mouchoirs, les yeux éperdument fixés sur la jetée où d'autres mouchoirs s'agitaient. Et pourtant, c'est bien à ces partants que nous pourrions demander " Etes-vous bien payés, au moins ? Avez-vous des congés ? Est-ce que vos années de séjour aux colonies vous comptent double pour la retraite ? " Ils rentreront dans quelques années, aisance ou fortune conquise, soigner leurs infirmités ou manger leurs rentes. Ils emmènent, du reste, avec eux ce

qu'ils chérissent le plus au monde : leur femme et leurs enfants. Quelques-uns vont retrouver là-bas des camarades, des amis, un fils ou un père qui les attends. Pour nous, partants en soutane, nous avons dû laisser dans les champs de la patrie la précieuse gerbe de nos plus saintes affections.

Pourtant à mesure que le bateau s'éloigne de la côte et que Notre-Dame de la Garde se fait plus petite, je sens croître mon bonheur intime, un bonheur qui n'a rien de commun avec l'enthousiasme ou la curiosité satisfaite. L'inconnu dans laquelle je m'enfonce à chaque tour d'hélice ne me fascine pas. La beauté de la vocation apostolique, au lieu de m'exalter, m'intimide. Sans nul doute, mon bonheur n'est autre chose que la grâce de Dieu qui descend dans mon âme sous forme de joie, de cette joie pleine qui est attachée à l'accomplissement du devoir. Nous marchons tous à l'étoile, et la foi dans notre idéal nous empêche de trébucher sur les débris de notre cœur.

DE MARSEILLE À DJIBOUTI

26 novembre. — Depuis Marseille, le vent n'a cessé de pousser les vagues à l'assaut du bateaux. Pour faire les cent pas sur le pont, il faudrait être né équilibriste. Pendant de longues heures, chaque jour, je me suis contenté de me cramponner au bastingage pour me remplir les yeux de ce monotonement infini. La mer a fait son choix abondamment : la moitié des passagers a peine paraît aux repas. Les autres restent dans les cabines où les amis leur portent quelque chose, car les garçons n'ont d'attention que pour les dames.

Demain, paraît-il, nous devons arriver à Port-Saïd. Dans le détroit de Bonifacio, nous l'avons, en dormant, échappé belle. Le *Tonkin* a frôlé de si près un récif qu'une hélice a été endommagée ; on n'a pu la réparer, tant la mer est démontée et tous les jours nous prenons du retard.

Le lendemain de l'accident, les fonctionnaires qui rentrent nombreux en Annam, discutaient chaudement sur le pont. Les uns accusaient le pilote ; d'autres, les officiers qui ne savent pas leur carte ; d'autres, la Compagnie. Un seul passager, que nous avons baptisé " le père Fourbi ", se déclare enchanté de l'accident : " Ma cure d'air en sera un peu plus longue ", dit-il d'un air loufoque qui, dès le premier soir, lui attira, au fumoir de seconde, une verte réplique d'un joueur qu'il voulut conseiller.

* * *

Malgré les îles Eoliennes, le Stromboli et le détroit de Messine, qui nous ont distraits au passage, nous vivons toujours avec nos souvenirs de France. Pourtant, nous nous rendons compte que notre France n'est qu'une partie du monde. D'ailleurs, dès les premières années de nos études classiques, notre imagination et notre mémoire ont si souvent erré sur cette mer latine, qu'elles regorgent de réminiscences.

La tempête qui dure depuis Marseille me fait songer à celles qu'essuyèrent Ulysse et ses compagnons. Des lambeaux de vers grecs et latins, que je croyais bien enterrés sous les thèses théologiques, sortent des profondeurs lointaines de l'adolescence et flottent comme les mouettes à la crête des vagues.

C'est dans l'histoire et la poésie et non sur cette eau mouvante qu'il faut suivre la trace des radeaux primitifs et le sillage de toutes les flottes qui n'ont cessé de promener sur ces ondes la civilisation ou la barbarie. Le vent a dispersé, sitôt que formés, la chanson des rameurs, les cris d'orgie et les appels des naufragés. Le mince ruban d'eau sur lequel la voile de Louis IX projeta son ombre, où est-il ? A quel moment avons-nous coupé le chemin suivi par le vaisseau qui ramenait en Afrique Augustin le future évêque d'Hippone ? Où avons-nous croisé le sillage de la barque mystérieuse des Sainte Maries et la galère de saint Paul ?

Chacun de nous pense à sa mission. Nous sommes une escouade de la grande armée apostolique qui a passé par là pour se disséminer ensuite sur tous les champs d'Extrême-Orient. Dans quelques jours, le premier bateau en partance, pour Yokohama prendra le second groupe de nos confrères, Plaise à Dieu que la chaîne des " partants " ne se brise jamais !

28 novembre. — Port-Saïd, où nous avons fait une escale de quelques heures, m'a paru un caravansérail où se croisent deux mondes. Les habits, les figures, les attitudes, les palmiers verts, les senteurs, tout est nouveau pour nous. Dans les cafés, les gens boivent en silence. Quelques élégants, une badine à la main, vêtus d'une belle robe en couleur, se promènent nu-pieds avec nonchalance. J'ai eu la curiosité d'entrer dans les magasins où l'on vend des cartes postales. On y voit toutes les indécences d'Europe ; mais nous avons constaté avec plaisir que la marque de fabrique n'est pas française.

En remontant sur le pont du *Tonkin*, il nous a semblé re-

trouver la famille. Pourquoi ? C'est que, dans les rues de Port-Saïd, on ne parlait pas français. Les maisons, les arbres, les boutiques, ne sont pas faits comme les maisons, les arbres et les boutiques de France. La figure du Père Fourbi elle-même m'a paru sympathique au bout de l'escalier, sous l'ampoule électrique qui faisait miroiter son crâne chauve.

Comment ! une petite sortie de trois heures, tout en me dégourdissant le corps, m'a donné une impression de tristesse ? Si, dans les rues, avec mes deux compagnons, je me suis senti étranger, timide, hors du cadre de vie française où j'avais vécu jusqu'ici, que sera-ce quand il faudra vivre au milieu des Coréens. Mais, précisément le mot " Corée ", prononcé mentalement, m'a rendu la sérénité. Là je serai chez moi tout de suite parce que mes affections m'y ont déjà précédé. Ce coudoiement de bizarreries n'a rien de comparable à ce que j'éprouverai là-bas au contact des âmes.

• • •

28 novembre 1908. — Nous comptions tous prendre notre revanche de sommeil dans le canal de Suez ; mais la chaîne du gouvernail n'a cessé de grincer au-dessus de nos cabines et personne n'a fermé l'œil.

Du moins, nous avons eu tout de même une douce revanche : notre chef de départ a célébré la messe dans la cabine la moins petite et nous y avons assisté. Nous étouffions. Les cris des travailleurs fellahs nous arrivaient par le hublot qui courait comme un grand œil sur la berge égyptienne. Au moment de l'élévation, je pensais à la Sainte Famille

qu
Mai
des
L
La
mes,
avoir
C'e
canal
taient
les be
cheur
devan
pareill
silencie

1er à
lorsqu'u
requins
des sque
tantôt l
trident à
Le req
avec une
mètres at
poisson à
requin sa
l'abandon
emporter

qui dut traverser cette mer de sable pour se rendre en exil. Mais le sable n'a gardé l'empreinte ni des pas de Marie, ni des pas de Joseph.

Le paysage est moins beau de jour que de nuit.

Le soir, quand tout fut rentré dans le silence, nous allâmes, quelques-uns, nous placer tout à l'avant du bateau, pour avoir un peu de fraîcheur.

C'est la vision de ces instants-là que je veux garder du canal creusé par Ferdinand de Lesseps. Les étoiles montaient du désert avec des scintillements plus intenses. Sur les berges les bornes militaires et kilométriques, seule blancheur nette dans la nuit diaphane, semblaient courir au devant du grand vaisseau. Sous le puissant projecteur, l'eau, pareille à une immense pièce de toile grise, s'allongeait silencieusement.

• • •

1er décembre. — Je sommeillais sur ma chaise longue lorsqu'un cri du petit Béberret retentit près de moi : " les requins ! les requins ! " En effet, dans le sillage du *Tonkin*, des squales nageaient, montrant tantôt leur dos huileux, tantôt leurs dents acérées. Un matelot lança sur eux un trident à crochets, mais ne prit rien.

Le requin est très myope. Pourtant il court sur sa proie avec une sûreté merveilleuse. C'est que, à quelques centimètres au-devant de son museau, nage sans cesse un petit poisson à la vue perçante qui lui sert de pilote. Quand le requin saisi par le harpon est capturé, son " pilote " ne l'abandonne pas. Il se colle au-dessous de sa tête et se laisse emporter avec lui.

* * *

2 décembre. — La distraction de cette journée, ce fut les poissons volants. A droite et à gauche du bateau, ils se détachaient soudain de l'eau et y retombaient quelques mètres plus loin. Leur élan était si brusque qu'on les voyait à peine. Les nageoires tendues ne se ployaient pas comme des ailes d'oiseau ; elles fendaient l'air comme un galet plat qui atteint automatiquement son point de chute.

Quelques personnes affirment qu'elles ont vu le " rayon vert ". Il faut, paraît-il, bien fixer le soleil au moment de son coucher. Si l'œil ne clignote pas jusqu'à la seconde précise où disparaît le dernier point brillant, il perçoit une lueur verte très prononcée. Est-ce une plaisanterie ?

* * *

3 décembre. — Voilà Djibouti, notre deuxième escale, laissé bien loin derrière nous. Hier tout était bleu, au ciel, sur mer et sur terre, dans le lointain.

Pauvres Somalis ! Je fais mien le mot du petit Béberr à sa maman : " J'ai vu un nègre, si noir si noir, qu'il faisait mal à voir. "

A peine entré dans la baie de Tandjoura, le bateau a été entouré de barques qui glissaient sur la mer calme avec une rapidité prodigieuse. Quelques Arabes marchands de curiosités : plumes d'autruches, perles, coquillages, sont montés à bord et de ce qui valait dix sous en ont demandé cent.

Un Somali, montrant du doigt un de ces trafiquants, nous disait :

"
"
"
Le
puyar
"
San
sa pla
ment
agité p
Le s
du pet
détache
coup d'
"
Que s
de goût
entreten
vienne
le bout é
laissions
tre du do
achètent
Le troi
contre le
Il n'est pe
nègre ait
sons. Les i
lettes que
baie pour

“ — Lui, voleur ; moi honnête . . .

“ — Qu'est que tu vends, toi ?

“ — Ça . . . , puis ça . . . , encore ça . ”

Le premier “ ça ”, c'était une planchette recourbée, appuyant à son milieu sur un pied fait d'une grosse racine.

“ — Ça, pourquoi faire ? ” demande un passager.

Sans répondre, le nègre se jette à terre et pose la tête sur sa planchette. Il ne pouvait pas nous expliquer plus clairement que c'est un oreiller. Il faut ne pas avoir le sommeil agité pour se tenir tranquille là-dessus.

Le second “ ça ”, c'est un paquet de racine de la grosseur du petit doigt. Prévenant notre interrogation, le Somali détache du paquet une racine, enlève un bout d'écorce d'un coup d'ongle, et nous dit :

“ — Somali, dents jolies ; Français, dents pas jolies. ”

Que ses dents soient plus jolies que les nôtres, c'est affaire de goût ; mais elles sont certainement plus brillantes, mieux entretenues, à moins que leur blancheur de crème ne provienne du contraste avec la couleur des lèvres. Il promène le bout écorcé de sa racine sur son ratelier, et, si nous le laissons faire, il nous nettoierait aussi le nôtre, car il montre du doigt nos dents qu'il trouve noires. Plusieurs passagers achètent quelques racines.

Le troisième “ ça ”, ce sont des “ grigris ” ou amulettes contre les requins qui pullulent dans la baie de Tandjoura. Il n'est pas rare qu'à la suite d'une imprudence quelque nègre ait une jambe ou un bras amputé par ses féroces poissons. Les indigènes ont plus de confiance dans leurs amulettes que dans les chaloupes françaises qui sillonnent la baie pour donner la chasse aux requins.

Au marchand de grigri, nous montrons nos médailles et nous lui expliquons que nous avons confiance en la Sainte Vierge. Et lui de conclure :

“ — Toi, ton grigri ; moi, le mien. ”

Les passagers s'amuseut à jeter des sous à l'eau. Aussitôt dix, quinze petits moricauds plongent, et l'un d'eux, plus heureux, remonte le sou aux dents. Ils nagent comme des poissons autour du bateau, bien que pendant deux heures ils ne se soient pas reposés, ils ne donnent aucun signe de fatigue.

• • •

En ville, comme une patache trainée par deux haridelles efflanquées nous emmenait chez les Capucins, nous avons croisé des enfants convenablement habillés, portant en sautoir une musette pleine de livres. Ils nous saluent, font le signe de la croix et leste comme des singes, bondissent sur le marchepied et viennent s'asseoir sur nos genoux. Ils ont appris pas mal de français et nous pouvons tenir avec eux une petite conversation. Ils sont catholiques, vont à l'école chez les Pères et aiment les Français.

“ — Pourquoi aimes-tu les Français ? ”

“ — Parce que sans les Pères je serais encore païen et je ne pourrais pas aller au Ciel. ”

Oh ! ce petit bout de nègre ! comme il a bien répondu. Ce n'est pas parce que les Français apportent ici de l'argent et font aller le commerce (choses qu'il ne sait pas encore) qu'il aime la France, c'est parce que les Pères Capucins lui ont appris qu'il a une âme créée à l'image de Dieu et desti-

née
qua
les
qu'i
Som
fran
Pa
à cet
pou
faire
tout
Vien
qu'ils
dignit
“ Ce
Capuc
mais to
vous
Il va a
qu'il ét
famille
habits e
Ces p
liques,
compre
du bien
telligenc
lui a don
plénitude

née à un bonheur éternel. Plus tard, quand il sera grand, quand il comprendra que les marchands, les commerçants, les fonctionnaires français se soucient fort peu de son âme, qu'ils sont là pour leur intérêt, uniquement pour cela, ce Somali aimera néanmoins la France parce qu'un Capucin français lui a révélé sa vraie destinée.

Pauvres Noirs ! Comme le cœur des missionnaires se serre à cette première rencontre de gens dont la plupart ignorent pourquoi ils sont sur la terre ! Ces nageurs qui, pour nous faire rire sur le bateau et gagner quelques sous, dégoisent tout ce qu'ils savent de français et chantent la *Marseillaise*, *Viens poupoule*, la *Matchiche*, nous font pitié. Il me semble qu'ils sont encore à moitié enfoncés dans l'animalité. Quelle dignité morale peuvent-ils avoir ?

“ Ce sont de grands enfants vicieux, nous disait le Père Capucin, susceptibles, évidemment, de perfectionnement, mais toujours exposés à une régression déconcertante. Voyez-vous ce garçon qui nous a apporté la bière tout à l'heure ? Il va avoir dix-sept ans. J'ai commencé son éducation lorsqu'il était tout petit. Je n'ose pas encore le baptiser. Sa famille est musulmane ; pour un rien, il jetterait là ses habits et retournerait à la vie sauvage et rudimentaire. ”

Ces petits catholiques, au contraire, fils de parents catholiques, nous semblent tout de suite nos frères. Ils nous comprenaient quand nous leur parlions de Dieu, du ciel, du bien et du mal. Le divin, en entrant dans ces petites intelligences, dans ces cœurs naïfs, a assaini, agrandi l'âme et lui a donné tout ce qu'elle peut recevoir pour le moment de plénitude de vérité. O miracle de la religion !

Adieu, petits Somalis !

“ — Venez-vous pour rester ? ” demandait l'un d'eux.

“ — Non ! nous sommes de passage. D'autres âmes aussi intéressantes que les vôtres nous attendent plus loin. Mais, soyez tranquilles, il y a en France beaucoup de missionnaires. Nous partirs, d'autres viendront et ils viendront pour vous, ce seront vos Pères. ”

DE DJIBOUTI A NAGASAKI

6 décembre 1908. — La traversée de l'Océan indien est très monotone. Mais comme le vent a cessé de souffler, les causeries, les parties d'échecs et les lettres à faire empêchent de trouver le temps long. Personne ne s'avise plus de sourire narquoisement en nous voyant arpenter le pont, le bréviaire ou le chapelet à la main.

Après le repas de onze heures, on se précipite pour voir le “ point (1) ”. Il suffit à ceux qui ont l'habitude des longs voyages de jeter un coup d'œil là-dessus pour être renseignés. Ils ne pensent qu'au chiffre des milles parcourus.

Pour moi, chaque jour, j'éprouve un nouveau plaisir. En effet, ce qui marque l'endroit précis de l'Océan où nous nous trouvons chaque jour à midi, c'est un minuscule drapeau tricolore dont la hampe est terminée par une épingle que les officiers piquent sur une carte marine. Les cartes ont changé souvent depuis Marseille. A l'extrémité de celle-ci est Colombo, attendu par tout le monde comme la Terre promise.

(1) Position sur la carte marine d'un bâtiment en route.

“ Qu
nous ir
Chaq
Comme
d'aperce
Ceylan.
seau et
piquères
Oh ! ma

“ — V
francs-n
le même
C'est
manque
fâche pe
faire de
entendu
Justen
émerge a
baleine !
“ — C
La balein
C'est plu
Puis, s
de lui :
“ — Sc

“ Quand nous serons à Colombo, nous achèterons ceci . . . , nous irons voir cela . . . , nous aurons des bananes . . . ”

Chaque jour, le petit drapeau tricolore se déplace en avant. Comme il marche vite, notre bateau ! Il nous arrive souvent d'apercevoir le matin une fumée noire dans la direction de Ceylan. Vers midi, nous distinguons les cheminées du vaisseau et dans la soirée nous le dépassons. Encore quelques piqûres d'épingle sur la carte et ce sera Singapore, Saïgon . . . Oh ! ma Corée, que tu es loin !

* * *

“ — Voyez-vous, madame, les Jésuites, les Capucins, les francs-maçons, les scapulaires, moi, je mets tout cela dans le même sac. ”

C'est ainsi que le Père Fourbi harangue une dame qui ne manque pas, le dimanche, d'assister à la messe. Elle ne se fâche pas pour si peu. Le Père Fourbi pourrait-il vouloir faire de la peine à quelqu'un ? Mais l'un de nous, qui a entendu ces propos, médite de les relever.

Justement, une heure après, un immense dos de poisson émerge assez près du bateau et quelqu'un crie ! “ Une baleine ! ”

“ — C'est peut-être celle de Jonas ! dit le Père Fourbi. La baleine de Jonas, en voilà encore une calembredaine ! C'est plus fort que les indulgences et le scapulaire. ”

Puis, se tournant vers trois “ partants ” qui sont à côté de lui :

“ — Soit dit sans vous fâcher, n'est-ce pas ? ”

Mais l'un d'eux lui réplique d'un air bonhomme :

“ — Puisque vous avez le don des rapprochements inattendus, vous trouverez peut-être la solution d'un petit problème qui est celui-ci : “ Comment se fait-il qu'un homme qui “ boit carrément soit rond ? ... Sans vouloir vous fâcher, “ n'est-ce pas ? ”

Chacun éclate de rire. Le Père Fourbi en a le crâne tout rouge. Il balbutie : “ Oh ! mais, par exemple ! ... mais non ! ... mais non ! ”

Son embarras égaye encore les spectateurs et la dame qui n'avait rien répondu tout à l'heure s'étouffe dans son mouchoir.

10 décembre. — La brume du soir est tombée sur l'île de Ceylan, que nous avons côtoyée jusqu'au coucher du soleil. Je m'étais promis d'écrire longuement mes impressions dans mon journal. Mais le moyen ? C'est trop d'exotisme, trop de féerie en une fois. Il faudrait de longues journées de solitude pour interpréter tant de sensations nouvelles.

Dans la rade de Colombo nous avons fait un prisonnier.

C'est un petit oiseau au plumage bigarré qui, s'ennuyant sans doute dans la forêt des cocotiers, est venu chercher aventure dans les cordages du *Tonkin*. Il devait rêver quand le bateau a quitté le port et il n'a pas remarqué que son perchoir gagnait la pleine mer. Au bout d'une heure environ, nous avons traversé une flottille de barques cingalaises, bien primitives, montées par des pêcheurs. L'oiseau, pourchassé s'est enfui et s'est réfugié sur une de ces barques. Puis il est revenu, et la chasse a recommencé. Le pauvre, l'aile traî-

nante, le bec ouvert d'essoufflement, est tombé sur l'épaule de la fillette du douanier qui l'a saisi.

Appelant son frère :

“ — Béberr, tiens, je te le donne ; mais ne lui fais pas de mal ! ”

Béberr l'a si bien serré dans son poing mignon que, quand il a voulu le taquiner, il ne tenait qu'un petit cadavre tout chaud.

13 décembre. — La nuit dernière, nous avons aperçu, clairement la brillante Croix du Sud et l'étoile Fomalhaut. Nous sommes entrés dans le long détroit de Malacca. La chaleur devient torride.

Ma plus agréable distraction, c'est de lire les deux livres sur la Corée que j'ai pu me procurer en France. Bien des fois j'ai demandé à plusieurs passagers des renseignements sur ma nouvelle patrie ; mais aucun n'a pu m'en donner. Ils en parlent comme d'une contrée inconnue, sauvage et, partant, pleine de choses invraisemblables.

L'un d'eux m'a raconté la façon dont il a ouï dire que s'y font les mariages.

“ Le père de famille, sans consulter son fils, qui, du reste, à huit, neuf ou dix ans, serait fort embarrassé pour répondre, lui choisit une femme encore plus jeune que lui. Le futur n'a aucun renseignement personnel sur sa future. Au moment même de la cérémonie, quand s'accomplissent les rites qui engagent pour toujours, la fiancée demeure mystérieusement voilée. De crainte que son voile ne vienne à glisser quand elle fait une longue prostration devant son

maître, deux jeunes femmes le lui maintiennent à hauteur du front. Il y a parfois des désillusions si pénibles que la paix du ménage en est troublée pour toujours.

Est-ce là une fantaisie ? je l'ignore. En tout cas, j'y ai vu un symbole de ce qui s'accomplit pour moi. Mes confrères qui vont au Tonkin, en Chine ou au Japon sont renseignés de mille façons sur leur mission. Moi seul, j'ignore tout de la mienne. Depuis deux mois je suis lié à elle pour toujours. Je cours à la rencontre de cette fiancée voilée, et parfois cette pensée rapide comme l'éclair me traverse l'esprit : " Si j'allais être déçu ! " Mais, d'ordinaire, la ferveur de mon attente la pare de grâces merveilleuses.

• • •

19 décembre. — Nous redescendons la rivière de Saïgon que nous remontions avant-hier. L'immense *Tonkin*, qui, sur l'Océan, laissait à peine un sillage d'écume, fait ici des vagues qui vont secouer sur les berges les misérables barques des Annamites. L'affolement des pêcheurs, qui, surpris par l'arrivée du lourd mastodonte, ne savent où se garer, fait rire quelques Chinois que nous avons pris à Singapore. " Ils ont du cœur, vos Chinois ! " disons-nous aux deux confrères qui vont au Kouy-tchéou et au Thibet.

Sans avoir la larme à l'œil nous avons tous comme une barre sur le cœur. En effet, ce matin, quand nous nous réinstallions dans nos cabines, deux confrères emportaient leurs valises sur la *Manche*, qui les prend à Haiphong.

Notre groupe commence à s'émietter. Nous ne verrons

doi
le
fun
pas
ma
C
mor
nille
tous
vogi

22

milli
gne,
le ch
trouv
Saïgo
Les g
Le
quitt
Lyon,
charr
conse
faire.
pête, c
mer. C
rer da
savent

donc plus la bonne pipe du Père Bailly, qui nous annonçait le temps mieux qu'un baromètre. Le matin, quand elle fumait à l'entrepont, nous étions assurés d'avoir une mer passable. Quand elle gisait dans la poche de son maître, mauvais signe.

Quand sera-ce donc fini, les séparations ? Pas avant la mort, sans doute. Lorsque notre âme, s'évadant de sa " gue-nille ", sera enfin retournée à Dieu, nous nous retrouverons tous au pied de la Reine des Apôtres. En attendant, voguons, suivons chacun notre destinée !

22 décembre. — Comment dormir, avec, dans les yeux les milliers de feux qui éclairent la rade, la ville et la montagne, et dans les oreilles les cris des débardeurs qui chargent le charbon ? Je me suis réfugié au fumoir de seconde pour y trouver de l'encre. On n'est pas nombreux au fumoir depuis Saïgon ; les cartes et les échiquiers dorment dans les tiroirs. Les garçons prennent des vacances.

Le Père Biotteau, notre chef de départ, vient de nous quitter en emportant tous nos regrets. Depuis la gare de Lyon, il n'avait cessé d'être pour chacun de nous le confrère charmant que nous connaissions à Paris, l'homme de bon conseil, le procureur qui devinait nos désirs pour les satisfaire. Nous n'entendrons plus sa belle voix, les soirs de tempête, qui rendait un peu de courage aux victimes du mal de mer. Cette voix, nuancée de douceur angevine il va l'enterrer dans une procure avec l'intrépide résignation de ceux qui savent qu'on peut faire partout du bon travail. Il faut bien

de solides têtes de bureau pour tenir les comptes que ne laissent pas de compliquer parfois les pionniers de la brousse.

• • •

A la Procure, à Nazareth, à Béthanie, avec quelle cordialité n'a-t-on pas embrassé et accueilli ces nouveaux, "bleus", qui dans leur soutane roussie par les embruns, apportent malgré tout un parfum de France ! Nos aînés n'ont ni le regard ni le geste distants. Chacun empoigne avec une affection cavalière la recrue de sa mission et vous la dégourdit.

En descendant vers Béthanie, nous rencontrons un groupe de convalescents et j'en entends un qui demande :

" — N'y a-t-il pas un " Coréen " parmi vous ?

" — Mais si, dit-on ; le voilà ! "

Aussitôt se penche vers moi une figure sympathique encadrée de cheveux argentés. Je suis embrassé, questionné et, après ces effusions de bienvenue qui mettent de la chaleur au cœur, le Père Robert, le cher doyen de la mission de Corée, me donne des gâteries comme un parrain à son filleul. Par le prochain bateau, il viendra à Shanghai et m'emmènera en Corée par le Japon. De l'avoir rencontré et d'avoir causé un peu du " royaume ermite ", il me semble que j'ai soulevé à demi le voile qui cache la douce Eglise que Dieu m'a réservée.

• • •

Shanghai, 9 janvier 1909. — Depuis vingt jours que je parcours les rues et la banlieue de Shanghai, je me croyais

familiarisé avec les cocasseries de ce Paris chinois. Mais, ce matin " j'ai aperçu dans un pousse-pousse, un accoutrement plus bizarre que tout le reste. Je n'en ai bien distingué qu'un haut chapeau de crin.

Cela a suffi pour renseigner le P. Robert qui m'a dit : " C'est un Coréen. Vous l'auriez trouvé encore plus drôle s'il avait mis son couvre-chapeau en papier huilé. "

Que sera-ce quand j'en verrai des milliers par un temps de pluie !

10 janvier. — Il y a, comme pensionnaire à l'Hôtel des Colonies, un prince coréen, exilé pour je ne sais quel motif. C'est le prince Nin. Ce matin j'ai accompagné le P. Robert qui lui rendait visite. Je m'attendais à un décor encore plus curieux que celui de Zi-ka-wei, l'autre jour, chez le riche Chinois Yu-Sing. Ce chrétien avait invité Mgr Paris, vicaire apostolique du Kiang-nan, à lui bénir, dans son immense jardin, une statue de Notre-Dame de Lourdes, et, à cette occasion, il donnait à dîner à tous les missionnaires de la ville. Arrivé aux pieds de la statue, l'évêque complimente le vieux qui l'avait sculptée de sa main et commence la bénédiction.

Quand ce fut fini, comme Yu-Sing n'était plus là, Monseigneur assujettit son lorgnon et regarde la Vierge. Il se retourne et dit :

" — Mais c'est affreux ! Un bloc de pierre à peine dégrossi. Pauvre vieux, il y a pourtant mis tout son cœur ! "

A l'Hôtel des Colonies, on nous introduit dans une grande chambre que coupe en deux un paravent. Sur les panneaux, un artiste coréen a peint quelques héros au milieu de hau-

tes herbes et une pie qui chante sur un pin au pied duquel un tigre dévore un chevreuil.

Après quelques moments d'attente, un gros personnage, vêtu à l'européenne, arrive, nous dit quelques mots de bienvenue et nous offre des cigarettes. Lui et le P. Robert parlent une langue rude, sourde, avec des aspirations invraisemblables. C'est du coréen, car le prince ignore toute autre langue. De derrière le paravent surgit un enfant en costume de marin qui grignote une brioche. Il fait un signe et un domestique apporte des petits verres sur un plat laqué. Le prince s'informe du jour de notre départ pour la Corée, calcule sur ses doigts et nous invite à dîner pour le 18 janvier. Puis il se ravise :

“ — Je vous enverrai une carte, c'est plus sûr.

“ — Ce dîner, me dit en partant mon doyen, il ne faut pas trop y compter. Les Coréens sont généreux ; mais leurs promesses, comme celles que les Gascons font sur la Garonne, n'engagent personne. ”

* * *

29 janvier. — *Taïkou*. — Toute la nuit j'ai entendu, en songe, les acclamations et les chants qui saluèrent hier au soir le retour du P. Robert au milieu de ses chrétiens.

Me voilà depuis un jour sur la terre de Corée. Ce n'est pas une illusion. J'ai dormi dans une chambre dont le parquet, recouvert de papier huilé, est chauffé par dessous. Ce calorifère est ingénieux et pratique. La douce chaleur qui se fit sentir après que je me fus roulé dans une couverture

coréenne m'a remis de mes fatigues. Cela vaut tous les bains chauds du monde.

Voyons que je fixe quelques souvenirs. En une semaine ils se sont accumulés.

Le prince Min ne nous envoya pas sa carte et, le 23, dans la matinée, nous nous embarquâmes sur le *Hakuai maru* pour Nagasaki, car le . . . Robert a, au Japon, des amis qu'il tenait à revoir : Mgr Cousin, les PP. Bonne, Combaz, Salmon, Fraineau.

Les *boys* japonais sont d'une prévenance et d'une servabilité qui tranchaient fort agréablement avec la cavalière négligence des garçons de cabine français. Ils nous enlevaient prestement nos chaussures des pieds pour les cirer et nous donnaient des sandales, ou plutôt des simples semelles de paille qu'on fixe au pied, au moyen d'une ficelle fourchue, dont on passe le bout principal entre le gros orteil et le doigt voisin. Mais nos bas européens n'ont pas le pli nécessaire et les *boys* souriaient de notre gaucherie. Le matin, ils se glissaient silencieusement à notre chevet. Si nous étions éveillés, ils nous saluaient avec une cassure de reins, ressortaient et, un instant après, reparaissaient avec deux tasses de café au lait.

C'est par une pluie battante et vers une heure du matin que le *Hakuai maru* stoppa dans la rade de Nagasaki.

Sur la bache qui couvre le pont, l'averse tombe avec un roulement de tambour. Qu'il fait bon sous la couverture blanche de sa couchette ! Assez tard la *Santé* arrive à bord. Puis, c'est le Père Combaz qui nous surprend au milieu de nos paquets. Il nous a attendus pendant quatre heures à la

douane et il grelotte. Le Père Robert lui offre quelques souvenirs apportés de Chine.

“ — C'est bien, dit-il, d'avoir ainsi pensé à Monseigneur et aux confrères. Ici, nous n'avons qu'un infect tabac pour bourrer nos pipes. Le bon est trop cher et ne fait pas plus de fumée que l'autre. ”

Nous arrivons à l'évêché.

A la vue du Père Robert, Mgr Cousin, qui était sur le seuil de sa chambre, ouvre les bras, et ses saillies de bonne humeur partent en fusées.

“ — Vous n'avez pas oublié vos passeports, au moins ?

“ — Les voici, Monseigneur ; je les ai volés à mon frère Léon qui était absent (1).

“ — Je suis sûr qu'il sont bons. On les goûtera à déjeuner. Et ce “ bleu ”, quelle chance d'être piloté par un tel parrain ! ”

L'évêché et le séminaire sont d'une pauvreté franciscaine. L'escalier qui monte à la chambre épiscopale a deux marches qui craquent d'usure. Le Père Bonne nous conduit au séminaire, dont il est le supérieur. Il y a là une quinzaine de séminaristes aux physionomies ouvertes et intelligentes qui parlent couramment le latin de la conversation. La guerre russo-japonaise a retardé les études de quelques-uns. Ils firent vaillamment leur devoir sur le champ de bataille de la Mandchourie. Avant le long et terrible combat de Moukden, l'un d'eux écrivait au Père Bonne “ *Habemus victoriam certam* (nous sommes sûrs de vaincre). ”

“ — Causez donc avec eux, nous disait M. le Supérieur. Ils savent bien que nous sommes de la même famille.

“ — Comment cela ?

“ — À l'absence de cérémonies et de gêne. Ils sont trop fins pour s'y tromper. ”

La chambre qu'on me donne a vue sur la rade et sur la montagne où furent brûlés vifs les glorieux martyrs de Nagasaki. Presque l'endroit où furent dressées les croix, s'élève une église que dessert un prêtre japonais. Du balcon branlant où je m'appuie, je revois cette scène grandiose et sauvage où martyrs et bourreaux étalaient au même moment à la face du ciel et des hommes ce qu'il y a de plus grand et de plus bas dans l'âme humaine. Mais mon souvenir va de préférence aux martyrs coréens qui, sous la croix et les bûchers, sous le glaive et dans les prisons, se montrèrent dignes de leurs frères japonais.

Tout en me promenant à l'Hippodrome, qui surplombe le port, un vieux Père nous donne, avec un flegme pointé d'ironie, de pittoresques aperçus sur l'âme japonaise, qu'il a étudiée au contact des hommes autant que dans les livres.

“ Les Japonais ont fait des progrès merveilleux. Ils en feront encore sous peine d'ignorer la vraie civilisation. Dans tout ordre d'idées, ils ont couru au plus pressé. Leurs professeurs de philosophie ont exploré tout les systèmes philosophiques d'Occident ; mais il n'ont pas su s'arrêter à la vérité et ces études les ont absorbés au point qu'ils ont ignoré la morale. Ils s'en apercevront et peut-être combleront-ils cette lacune. Mais, quand ils auront tout appris, il leur manquera longtemps encore le sentiment de la pudeur, fleur exquise du christianisme, qui est si près d'être une vertu. La décence de l'oreille, ils l'ont. Celle des yeux, ils en héritent unanimement de l'ignorance. ”

Ainsi va la causerie et le temps.

Nos heures de séjour à Nagasaki sont comptées et, comme nous ne voulons pas partir sans avoir visité une des plus belles chrétientés du monde, nous allons surprendre le Père Fraineau au milieu de ses préoccupations et de son deuil à Ourakami. Il pleure son meilleur vicaire japonais et se demande comment il pourra achever la magnifique église qu'il a projeté de construire à la gloire de tous les martyrs du Japon.

Ourakami ! Qui pourrait oublier le long cri de joie qui partit de cette vallée au mois de mars 1865 et alla porter dans tout l'univers catholique l'assurance qu'après deux siècles et demi d'une persécution implacable, le Christ venait de ressusciter dans la personne de quinze mille chrétiens qui, sans prêtres, sans sacrements autres que le baptême, avaient gardé entière la foi de leurs pères !

EN CORÉE

Enfin, le *Santo maru* nous a amenés à Fousan. La rade naturelle formée par les montagnes est large, mais battue de vents.

Je m'étais éveillé de bonne heure et par le hublot j'avais envoyé un premier salut à ma patrie d'adoption. Nous avons devant nous des montagnes à pentes raides, déboisées.

J'avoue que le premier accueil de ma fiancée est plutôt froid. Sur le pont, souffle une bise glaciale et il faut l'enthousiasme de la jeunesse, la joie de l'arrivée, pour y rester là en

face de ce décor aride. Je me souviens des récits que j'ai lus jadis dans les *Missions catholiques* et tout dernièrement dans *l'Histoire de l'Eglise de Corée*.

Dès les premiers jours jusqu'à la dernière persécution, la Corée a dévoré ses prêtres. Mes aînés ont été longtemps repoussés impitoyablement de ces côtes sauvages et ceux qui, à la faveur d'un déguisement, pouvaient tromper la vigilance des barques mandarinales, allaient à Séoul cueillir la palme des martyrs.

Le Père Robert m'a raconté toutes les aventures qu'il courut avant de pouvoir se mettre en rapports normaux avec ses chrétiens. Il passa de longs mois en Mandchourie, regardant sans cesse vers le Yalou et souffrant de la faim même à la table de son évêque. Après le dessert, mis en appétit, il allait tuer des alouettes qu'il plumait et faisait cuire sur place.

Aujourd'hui, ce ne sont plus des barques suspectes qui nous attendent sur le rivage. Les postes de la douane ne nous font plus peur. A mesure que nous approchons, nous voyons les peupliers du jardin de la mission. Vers les huit heures, le *Santo maru* jette l'ancre et j'ai la surprise de retrouver une ville japonaise, le fameux Fousan Kay des légendes coréennes devenu un des points terminus du Transsibérien.

Au moment où notre petite barque butte contre les quais, de grands gaillards hâlés, vêtus de haillons qui jadis ont été blancs, se jettent en désordre sur nos bagages et laissent tomber à l'eau une caisse du Père Robert qui les gourmande dans une langue énergique, à leur surprise.

• • •

Dans la grande gare inachevée, nous attendons le train qui doit nous conduire de nuit à Taïkou. Un employé à casquette galonnée vient nous parler. Hélas ! il ne sait pas le coréen et nous ignorons le japonais. Il avise, dans une cage minuscule, un serin que nous apportions du Japon. Il nous demanda en anglais si l'oiseau est français. Aussitôt qu'il apprend qu'il vient de Nagasaki, il court, rapporte des graines et de l'eau. Le serin mange, boit et se met à chanter. Que les Japonais savent être aimables !

A l'arrivée du train à Taïkou, les employés devaient se demander pourquoi une foule de coréens avaient envahi la cour de la gare, puisque aucun personnage n'était annoncé. A peine le Père Robert a-t-il paru que toute cette foule l'entoure. On élève à la hauteur de son visage des lanternes de papier pour mieux s'assurer qu'il revient guéri. Un cortège s'organise spontanément. Trois chaises à porteurs attendent les trois missionnaires, car le Père Saucet est venu chercher à la gare son cher voisin qu'il a remplacé à Taïkou pendant son absence. On nous enferme dans ces chaises, car il fait froid et, à travers les nouvelles rues, on s'achemine vers la Mission. Les japonais, devant leurs portes, ont l'air curieux. De tous les carrefours, de toutes les ruelles, accourent d'autres lanternes et, devant la porte de l'église, c'est une grandiose ovation à celui que les chrétiens appellent : " le gouverneur inamovible de Taïkou."

* * *

30 janvier. — Précédés des enfants de l'école qui sonnent du clairon, nous allons prier sur la tombe du Père Joyau, un tertre en pleine campagne.

Ma première impression est pénible. Malgré la croix qui étend ses bras, malgré la ceinture de pins qui forme une couronne toujours verte au vaillant apôtre, cette humble coupole de gazon me semble abandonnée en terre païenne. Puis, je trouve cela d'un symbolisme très juste. A quoi bon des frais inutiles pour faire transporter dans un cimetière commun les missionnaires morts ? Ne vaut-il pas mieux que chacun de nous repose là où l'auront couché la maladie et la fatigue ?

Moi aussi, je veux attendre la résurrection sous un tertre de gazon, au milieu de mes chrétiens. Les païens qui, d'aventure, verront ma croix demanderont ce que c'est et je continuerai ainsi à leur prêcher. Plus tard, bien plus tard, la terre de Corée sera constellée de nos tombes ; nos fidèles sauront que, de l'autre monde, nous continuons à les aimer. La mémoire de leurs missionnaires sanctifiera de la sorte leur profonde vénération pour les morts.

2 février 1909. — Hier, au soir, à la gare de la Grande Porte du Sud, comme je me disposais, une valise à la main, à descendre de wagon, on m'a interpellé en français.

Je me retourne et me trouve en présence de deux confrères qui sont venus m'attendre. Les convenances ne permettent pas qu'on s'embrasse ; mais, dans nos deux poignées de main, il y a une telle cordialité qu'en un clin d'œil s'en vont

mes impressions un peu tristes. En effet, de Taïkou à Séoul, j'ai voyagé seul au milieu des Japonais et des Coréens, seul comme un muet. Dans la campagne dénudée, j'ai vu défilér beaucoup de villages plus pauvres encore que je l'imaginai. Partout, ce ne sont que des cabanes aux toits de chaume où les averses ont creusé des ornières. Les gens en guenilles vont lentement dans les chemins. La voie ferrée court dans des gorges arides ou entre des rizières monotones.

Voilà donc la Corée ! me dis-je. Des montagnes déboisées, des collines aux croupes rougeâtres et ravinées, de longues vallées étroites où de minces chaussées retiennent la terre des rizières. Mais qu'importe le décor ? Qu'importe la crasse des habits ? Entre les âmes qui peuplent ces villages misérables et la mienne, il y a un aimant très doux. N'est-ce pas pour elles que j'arrive de France ? Encore quelques semaines et je vais cheminer dans les sentiers où mes aînés ont laissé du sang et des chants joyeux.

• • •

3 février. — Ce matin, pour m'arracher aux pénibles émotions que m'ont donné les lettres arrivées de France, j'ai voulu parcourir Séoul au gré du hasard.

Son cadre de montagnes est magnifique, mais que les maisons sont pauvres et les rues sales ! Au milieu de la ville coule un ruisseau fétide où les femmes lavent par groupe. Les tramways électriques circulent sur deux avenues. Le quartier japonais étouffe, resserré entre la ville coréenne et la montagne du sud. Vu d'un peu loin, on dirait d'une pieu-

vre agressive qui allonge ses tentacules dans les moindres replis de la montagne et, en bas, contourne avec une souple ténacité des pâtés de maisons coréennes dont les propriétaires ne tarderont pas à émigrer, choqués de ce contact inattendu.

La cathédrale catholique, l'évêché, le couvent des Sœurs, bâtis sur un cor au pied du Nam-San, dominant superbement la vallée. Le Régent disait naguère que l'église catholique est le plus beau monument de sa capitale. Il y en a d'autres plus grands, plus anciens, les palais royaux ; mais ils n'offrent à la vue qu'un moutonnement de toitures vieilles. La Résidence générale, plaquée contre une pente de la montagne, n'est qu'un trompe l'œil en planches peintes.

• • •

Dans l'après-midi, l'empereur et le marquis Ito rentrent de leur tournée dans les provinces du nord. Le cortège, plus bariolé qu'imposant, se dirige vers le Palais. Le jeune Prince, en qui se meurt obscurément la dynastie coréenne, a une figure ronde un peu bouffie ; sa juponie lui donne un air souffrant. Il joue son rôle impérieusement soufflé avec une mollesse désenchantée et l'insouciant résignation des âmes faibles qui se sentent le jouet d'une force étrangère irrésistible.

Toutes les écoles de garçons et de filles sont là sur deux rangs et cette jeunesse salue silencieusement le dernier empereur qui passe en landau, pâle fantôme, à tête féminine.

Le marquis Ito attire les regards. L'empereur de Corée

c'est lui. Sa tête osseuse aux yeux singulièrement vifs, au front vaste, émerge d'un paletot fourré. Il donne l'impression d'une force sûre d'elle-même. Les Coréens voient en lui l'artisan de leurs malheurs et l'ouvrier chargé de préparer l'annexion de leur patrie au Japon. Sur son passage des prunelles s'allument de haine. Lui s'en va hautain, le cigare aux lèvres, songeant à la grandeur du Japon ... ou à ses distractions...

* * *

Mars. — La tête lourde, les tempes en feu d'avoir étudié le coréen toute la journée, j'ai ouvert tout à l'heure, malgré le froid vif, la fenêtre de ma chambre.

Le ciel ressemble à celui de la vallée du Rhône quand une large pluie a purifié l'atmosphère et comme lavé les étoiles. Juste au-dessus d'un bouquet d'arbres qui agitent leurs longues branches, une belle planète jette sa clarté, ceil éteint dans la nuit. Mais toute cette poésie ne vaut pas un peu de chaleur.

* * *

Avril. — Les missionnaires ont commencé d'arriver pour la retraite et la gaieté augmente tous les jours à l'évêché. Beaucoup ne se sont pas vus depuis deux ans ; aussi les poignées de main sont vigoureuses. Les questions pleuvent, se croisent ; les réponses se trompent parfois d'adresse et des éclats de rire soulignent ces méprises.

Moins encore que tous ceux que j'ai rencontrés depuis Singapour, mes confrères de Corée me font sentir que je suis

“ un bleu ”. On cause du séminaire de la rue du Bac, du vénérable Père Delpech, qui a présidé à tant de départs et qui reste pour chaque missionnaire “ son meilleur souvenir ” de sa vie d’aspirant.

A mon tour, je questionne les arrivants sur des choses que j’apprendrai bientôt, mais que je voudrais savoir tout de suite.

L’un deux m’a bien donné à réfléchir. Comme je lui demandais s’il y a beaucoup de conversions dans son district :

“ Mon pauvre ami, m’a-t-il dit avec une conviction surabondante, nous sommes écrasés par les dollars américains. Tenez, chez moi j’escomptais légitimement un certain nombre de baptêmes. Les catéchites protestants, avec l’or des pasteurs, ont ruiné toutes mes espérances. Sans argent, impossible de faire quoi que ce soit. Vous verrez cela. Si on vous envoie dans un district où il y a des pasteurs américains, — et ces messieurs deviennent de plus en plus nombreux, — vous voudrez essayer d’opposer une propagande efficace à leur réclame bruyante. Il vous faudra des hommes, des tracts, des livres, c’est-à-dire de l’argent. Ce n’est pas que nos catéchistes exigent un gros salaire ; mais ils sont pauvres, il faut qu’ils vivent de leur travail. Les dollars nous coupent bras et jambes. On en oublie de voir les choses du point de vue surnaturel et même de fumer sa pipe. ”

En voilà un qui est frappé ! pensais-je.

J’allais en trouver un autre qui est un peu mon compatriote et lui fis part de mes réflexions.

“ — Mais non, me dit-il, il n’est pas frappé, il n’est pas découragé. Seulement il y a des districts où la besogne est

au-dessus des forces humaines. Nous sommes réduits à nous cacher à la montagne pour que les Coréens ne puissent pas faire la comparaison entre la cabane qui nous sert de chapelle et les somptueuses bâtisses des pasteurs. C'est déjà bien beau que nos chrétiens ne se scandalisent pas de nos ornements usés, de nos autels branlants. Les païens ne peuvent pas comprendre que nous soyons pauvres.

“ — Mais, alors ?

“ — Quoi ? Ce confrère et moi, nous aurions pu nous dispenser de vous dire cela ; mais aurions-nous mieux fait de nous taire ? Non ! Mieux vaut vous défaire promptement des illusions qu'on apporte de France. L'ère du martyre semble bien close en Corée ; mais l'évangélisation n'est pas plus facile. Mettez-vous bien dans la tête que vous serez entouré de difficultés de toute sorte ; armez-vous de patience et marchez. Ne savez-vous pas, d'ailleurs, qu'il en est ainsi dans toutes les missions ? Et puis, après tout, les résultats obtenus annuellement sont consolants. ”

D'entendre ces choses m'a donné un peu plus d'attention à la prière du soir. J'ai demandé à Dieu d'augmenter ma provision d'idéal et de ne me laisser jamais affoler par des questions d'argent, quoi qu'il advienne, où que j'aie.

* * *

1er mai. — Tout à l'heure, Mgr Mutel m'a appelé :

“ — Et bien ! Père Cadars, vous irez remplacer à Keiryang le Père Tourneux qui restera votre voisin.

“ — Je ne demande pas mieux, Monseigneur ; mais je sais encore si peu de Coréen !

“ — Là-bas, vous l'apprendrez mieux qu'ici, où nous ne pouvons pas ne pas parler français.

“ — Mais je ne connais rien des usages coréens.

Je cours aussitôt trouver mon prédécesseur qui me documente avec la meilleure grâce du monde. Il m'apprend que Keiryang est un gros village en pleine brousse. La maison du missionnaire est une construction coréenne qu'il faudra terminer. Un petit réduit sert de chapelle. Quand à mes ouailles, ce sont de nouveaux chrétiens qui ont plus d'honnêteté naturelle que de vertus surnaturelles. Dans l'ensemble du district, ils sont environ cinq cents, disséminés par petits groupes. A Keiryang même, il y a une cinquantaine de baptisés.

Keiryang ! Ce nom fait battre mon cœur d'émotion. Dans huit jours, je serai à mon poste, au milieu de mes chrétiens et j'aurai plus de trois cent mille païens sous ma juridiction.

* * *

10 mai. — Mokpô. — Sur une butte aux pentes tachetées de pins rabougris, nous sommes cinq confrères à jouir des derniers charmes du voyage à la retraite.

Les Pères de Quelpaert vont, dans quelques jours, regagner leur île. Le Père Tourneux ira m'installer demain et puis chacun de nous jettera les filets en eau profonde.

Ces derniers moments passés ensemble ne sont pas sans une certaine mélancolie, non pas cette mélancolie qui fait rêver inutilement, mais celle qui précède les longues séparations. Nous reverrons-nous l'an prochain ? Aurons-nous fait une pêche abondante ?

• • •

14 mai. — Keiryang ! — Dieu soit béni ! M'y voilà !

Hier matin, sur la berge au bas de laquelle s'était arrêté le petit bateau de Yongpo, j'aperçus quelques coréens avec des habits propres. A peine sommes-nous débarqués que ces hommes nous saluent profondément par ces mots : " Pères, loué soit Jésus ! " Ils prennent nos bagages, nous montons à cheval et en avant dans la brousse.

Il faisait chaud lorsque, à un carrefour de sentiers, au milieu d'un bois, mon confrère me dit :

" — C'est là-bas, au-dessous de ce bouquet de pins. "

Les chrétiens ont laissé leurs travaux ; les enfants, pieds nus, accourent à notre rencontre et me dévisagent avec une attention malicieuse. Je ne comprends aucune de leurs réflexions ; mais je suis sûr qu'ils parlent de mon nez, de ma barbe. Leur joie de surface cache une déception intérieure. On leur envoie un nouveau Père ; cela suffit pour exciter la curiosité de tout le monde. Mais ce Père ne sait pas vingt mots de coréen, tandis que celui qu'ils perdent les comprenait bien. A qui raconteront-ils leurs peines ? Le Père qui vient de France ne sera-t-il pas trop sévère ? Pourra-t-il continuer les bâtisses commencées ? Mangera-t-il le riz coréen ? Le Père Tourneux me traduit tout cela et je les rassure de mon mieux.

* * *

C'est ce matin, pendant l'action de grâces, que j'ai réellement pris possession de mon poste. Les sens fermés à tout

ce q
Je n
M
bonn
de m
quitt
Emot
et les
du coe
s'attac
et, mal
née est
soit tou
dans l'
mais, d

Chers
vous de
Corée so

ce qui me ravissait hier, j'avais l'âme ouverte sur l'infini.
Je me sens le cœur à l'ouvrage. Que je suis heureux !

Mon Dieu, j'ai tout quitté pour vous suivre. La vie était bonne en France et le ciel beau à regarder et la présence de ma mère bien douce. Si j'ai trop pleuré peut-être en quittant ce ciel terrestre, la faute n'en est pas à ma volonté. Emotion n'est pas lâcheté. Pourquoi avez-vous fait les choses et les personnes si prenantes ? Pourquoi n'enlevez-vous pas du cœur de vos futurs missionnaires le besoin irrésistible de s'attacher ? Jusqu'ici ça été de vous à moi grâces sur grâces et, malgré ses oscillations inévitables, l'aiguille de ma destinée est bien restée sur son pôle divin. O mon Dieu, qu'il en soit toujours ainsi ! Je veux plonger et replonger sans cesse dans l'Océan païen pour en retirer les âmes prédestinées ; mais, de grâce, que je n'y laisse pas la mienne !

* * *

Chers lecteurs et vous surtout, futurs missionnaires, je vous demande une petite prière pour que mon travail en Corée soit de tous les jours... jusqu'à la fin.

ASIE

A travers le Laos

Par un Missionnaire de la Société des Missions Etrangères
de Paris

Navigation sur le Mekhong. — Faune et flore. — Le
Laocien, son caractère, ses mœurs, sa religion

PERDUS dans les forêts, au milieu des travaux et des misères de la vie apostolique, les missionnaires du Laos n'ont pas souvent le loisir de parler longuement du pays où ils sèment dans les larmes, il est vrai, mais où, un jour, leurs successeurs moissonneront dans l'allégresse. Un des leurs, que la maladie condamne à un repos forcé, se propose donc de donner aujourd'hui un aperçu succinct de cette mission évangélisée depuis plus de trente ans par les missionnaires de la Société des Missions Etrangères de Paris. Puissent ces quelques pages intéresser et toucher les lecteurs bienveillants !

Que toutes les personnes qui ont bien voulu secourir le Laos dans le passé, reçoivent ici l'hommage de notre plus vive gratitude, avec l'assurance de notre constant souvenir au saint sacrifice de la messe !

Pa
évêqu
en av
envoy
trois
1881.
Que
pénibl
une pl
viend
neur le
sion.
En 1
Laos, qu
premier
que d'H
Le vé
qu'au jo
l'âme, lai
sionnaire
perte de
adressent
et lui pro
rester, sou
caire apos

FONDATION DE LA MISSION

Parti pour le Siam en 1874, M. Prudhomme, aujourd'hui évêque de Gerra et vicaire apostolique du Laos — après en avoir été longtemps le supérieur et le provicaire — fut envoyé de Bang-kok pour explorer le pays laotien. Après trois mois et demi de voyages, il atteignit Oubon le 24 avril 1881. Ce devait être la première chrétienté de la mission.

Quelles souffrances et quelles privations endura, dans ces pénibles débuts, le premier pionnier de l'Évangile au Laos, une plume très autorisée l'a déjà racontée. Nous n'y reviendrons donc pas; mais notre affection salue avec honneur le nouvel élu que Rome a choisi pour diriger la mission.

En 1899, le Saint-Siège créa le vicariat apostolique du Laos, qu'il détacha de la mission de Siam, et lui donna pour premier vicaire apostolique, un Lyonnais, Mgr Cuaz, évêque d'Hermopolis.

Le vénéré prélat y dépensa ses forces et son cœur, jusqu'au jour où, vaincu par la maladie, il dut, la mort dans l'âme, laisser à de plus vigoureux, le soin de diriger les missionnaires du Laos. Ceux-ci, désorientés un moment par la perte de leur évêque qu'ils aimaient de tout leur cœur, lui adressent d'au-delà les mers, le souvenir le plus affectueux et lui promettent, comme preuve de leur souvenir filial, de rester, sous leur nouveau pasteur, dignes du premier vicaire apostolique de la Mission.

GÉOGRAPHIE

Le Laos est situé au coeur de l'Indo-Chine, au milieu d'un groupe de missions florissantes : au Nord, la Chine ; au Nord-Ouest, la Birmanie ; au Sud-Ouest, le Siam ; au Sud, le Cambodge, au Sud-Est, la Cochinchine ; à l'Est, l'Annam et le Tonkin. Le Mékhong (appelé tantôt Mékhong, tantôt Cambodge) coule du Nord au Sud et partage la mission en deux parties assez inégales. Il constitue la frontière naturelle entre le territoire de la rive gauche sous le protectorat français et le territoire beaucoup plus considérable de la rive droite qui est terre siamoise. Le Mékhong prend sa source dans le Thibet et se jette dans la mer de Chine après avoir arrosé le Yunnan, le Laos, le Cambodge et la Cochinchine. Au Laos, son parcours n'est pas inférieur à 1,800 kilomètres.

En suivant son cours, on reste stupéfait des ravages qu'il a causés pour creuser son lit actuel. Si ses ondes coulent en furie, ses berges sont ombragées par la plus luxuriante végétation. Dans le défilé de Kemmarat, elles sont bordées par d'immenses blocs de roche qui semblent prêts de s'écrouler pour écraser la petite pirogue qui longe la rive.

Les montagnes se rencontrent surtout dans le Haut-Laos ; toute la partie Est est barrée par la chaîne annamitique. Au Sud, la chaîne du Dang Rêk sépare le Laos du Cambodge ; si elle n'atteint pas la hauteur de la chaîne annamitique, elle ne lui cède en rien en pittoresque.

L'ensemble du pays est un vaste plateau qui domine l'Indo-Chine tout entière. Le pays, grâce aux nombreux cours d'eau qui le sillonnent en tout sens, serait fertile ;

mais on n'en peut rien tirer, car on n'a pas encore tracé de routes à travers les immenses forêts vierges ou les plaines brûlantes; aucun autre moyen de communication que la voie fluviale du Mékhong. Enfin, pour mettre un pays en exploitation, il faudrait un peuple travailleur, or le Laocien ne l'est pas.

RICHESSES DU PAYS

Métaux. — Faune et flore

A tout seigneur, tout honneur. L'or se trouve au Laos, non pas, que nous sachions, en masses suffisantes pour tenter les aventuriers et leur faire abandonner les routes de l'Afrique ou de l'Amérique, mais en paillettes, dans les sables de certains cours d'eau. Sa recherche est presque exclusivement le privilège des *Kha* (sauvages). C'est de l'or blanc.

L'étain s'y rencontre aussi. Le minerai de fer, recueilli à fleur de terre dans la province de Sisaket, est traité par les Laociens d'après une méthode assez semblable à celle des Catalans. C'est ainsi que le Laocien peut se procurer le fer ou la fonte qui lui serviront pour ses haches, ses couteaux, ses socs de charrue, etc., etc. De l'étain il en fera le plomb de ses filets de pêche. Mais là se borne le parti qu'il tire du trésor métallurgique du pays.

Les Birmans seuls se livrent à la recherche des pierres précieuses, assez rares d'ailleurs. Le Laocien ne fournit que la main d'oeuvre.

• • •

Les bois sont la plus grande richesse du pays. Un inspecteur des forêts en mission au Laos, a déclaré que " le Laos est probablement le pays du monde où l'on trouve réunies les plus grandes variétés de bois précieux ".

En premier lieu, vient le bois de teck, dont tout le monde connaît les emplois multiples surtout pour la construction des grands paquebots. Ce bois est à peu près imputrescible et résiste fort longtemps à l'action de l'humidité.

Nous trouvons au Laos deux ou trois variétés de bois de fer, et comme la petite hache laocienne est à peu près impuissante contre ce géant des forêts, ces bois atteignent des proportions grandioses.

Le faux ébénier, le faux acajou, le bois de rose, le pich-pin, se trouvent représentés au Laos par des forêts immenses. Les arbres à résine sont nombreux et les Laociens ne savent en tirer profit que pour le calfatage de leurs pirogues et pour la fabrication des torches, seul mode d'éclairage du pays.

Le Laocien est un bourreau d'arbres. Quand il en a abattu un de un mètre de diamètre et qu'il en a tiré la partie souvent bien petite qui lui était nécessaire, il abandonne le reste aux mandibules destructives des fourmis blanches. Disons, cependant, que, grâce à la scie qui a été introduite au Laos par les missionnaires, les indigènes commencent à se servir de planches sciées pour le plancher ou les cloisons de leurs maisons.

A titre de curiosité, — car il n'a aucun emploi utile, — citons le banian ou figuier des pagodes. Cet arbre vit des siècles. Pour décrire sa végétation, il faudrait avoir un style aussi proluxe et échevelé que ses branches et ses racines; nous y renonçons.

I
cial
var.
villa
182
qu'i
Le
ramp
tour
forêt
lianes
forêts
ques
comm
les Ch
les La
temps
branch
Les
plus dé
le mimo
que tout
les varié
bergia, l
Si nous
pert et q
le Laos p
rêver. En
symboliqu

Donnons, en terminant ce paragraphe, une mention spéciale au bambou. Il atteint au Laos 20 et 25 mètres. La variété la plus appréciée et la plus utile est le " bambou de village " ou bambou cultivé. On compte, dit-on, au Laos, 182 variétés de bambou (nous donnons le chiffre pour ce qu'il vaut).

Les lianes, depuis le rotin jusqu'à la liane du caoutchouc rampent, grimpent, puis retombent pour remonter encore tournent et retournent, s'enlacent et s'enchevêtrent dans les forêts du Laos, mais le Laocien ne tire parti que du rotin, les lianes poussent librement et rendent la circulation dans les forêts, sinon impossible, du moins très difficile. Il y a quelques années, des commerçants essayèrent de lancer dans le commerce le caoutchouc du Laos. Il fut apprécié; aussitôt les Chinois arrivèrent et, ne pensant qu'au gain du moment, les Laociens, pour leur fournir ce suc, abattirent en peu de temps les lianes et ruinèrent pour de longues années cette branche intéressante du commerce moderne.

Les fleurs, du coloris le plus délicat ou des teintes les plus délicates, se rencontrent de-ci de-là; mais hélas! à part le mimosa, le frangipanier et quelques autres, elles sont presque toutes sans parfum. Accrochées aux branches des arbres les variétés les plus riches d'orchidées, *Dendrobium*, *Thumbergia*, *Vanda*, *Teres*, etc., passent inaperçues des Laociens. Si nous en croyons un collectionneur aussi passionné qu'expert et qui en avait chez lui une cinquantaine de variétés, le Laos possède tous les genres d'orchidées que l'on puisse rêver. Enfin, n'oublions pas le lotus, la fleur sacrée et symbolique des bouddhistes.

• • •

Passons maintenant à la faune.

D'abord, l'éléphant, qui vit sauvage au fond des bois, ou sur la montagne. C'est à peine si le Laocien s'en sert pour ses transports; il est surtout utilisé comme bête de route pour passer du Laos au Tonkin. Au reste, l'éléphant est aussi mauvais porteur qu'excellent traîneur; il ne faut pas songer à le charger de plus de 150 kilos si on lui impose un trajet de 20 à 30 kilomètres par jour et pendant 8 à 10 jours.

Les éléphants du Laos n'étant pas pourvus de défenses aussi longues que leurs congénères d'Afrique, le commerce de l'ivoire est à peu près nul et purement local. Le Laocien n'emploie guère l'ivoire que pour en faire des poignées de sabre et de coutelas ou en sculpter de grossières figurines de Bouddha.

Après l'éléphant vient le tigre royal avec toute la gamme des félins qui foisonnent dans les fourrés de notre brousse. Le renard et le loup ne connaissent que trop le chemin de notre maigre poulailler.

Le rhinocéros, qui n'existe que dans un coin du Laos, tend à disparaître.

Le grand et beau dix-cors partage l'onde claire des fontaines des bois avec le chevreuil, le daim, l'élan, tant qu'ils ne sont pas effarouchés par les boeufs ou buffles sauvages.

Des troupes innombrables de singes de toute espèce gambadent un peu partout. Le pangolin, le hérisson, le porc-épic la tortue de terre, l'agouti, la belette, le blaireau, la fouine sont légions.

Sur les arbres ou dans les airs, le vautour, l'épervier, la buse, le milan, le corbeau, les bandes criardes de perroquets et de leurs soeurs les perruches, l'oiseau mouche, le geai et

sa
no
qu
ce.
de
] reg
nus
pap
dues
P
la pl
copie
passa

Qua
à er ic
à l'et
serpent
toute ta
l'herbe.
bles et
craint n
et le sco
tants bie
centimètr
Là ne s
y trouver

sa commère la pie, le moineau, le roitelet et tant d'autres ne peuvent nous faire oublier de signaler aux gourments qu'ils trouveront au Laos, paons, faisans, poules-d'eau, sarcelles, macreuses, canards sauvages, etc., avec toute la série des échassiers.

Mais laissons ces oiseaux au plumage chatoyant pour regarder voler les plus merveilleux papillons, depuis le minuscule papillon bleu couleur du temps jusqu'au magnifique papillon de nuit qui mesure 27 centimètres, les ailes étendues.

Puis, voici pour les entomologistes la collection d'insectes la plus riche qu'il soit possible de désirer, depuis le microscopique scarabée jusqu'au plus grand des longicornes en passant par le ravissant bupreste doré.

* * *

Quand aux serpents, le Laos n'a malheureusement rien à envier à l'Afrique ni au Nouveau-Monde. Le boa, le serpent à lunettes, le *cobra capetto*, le minuscule mais foudroyant serpent minute, le serpent des bananiers, les couleuvres de toute taille et de toute espèce rampent traîtreusement dans l'herbe. Quatre ou cinq espèces de ces reptiles sont redoutables et la piqûre en est mortelle. Pourtant le Laocien les craint moins que le mille-pieds, qui atteint 23 centimètres, et le scorpion noir, dont nous avons capturé des représentants bien vivants qui mesuraient la jolie longueur de 14 centimètres.

Là ne s'arrête pas la richesse du Laos en arachnites; nous y trouvons depuis l'araignée des maisons jusqu'à la grosse

araignée des champs ou mygale, variété de la tarentule dont le Laocien fait son régal.

Viennent enfin les mouches, moustiques et d'autres insectes bien moins désirables encore, les punaises, les sangsues aquatiques et les sangsues terrestres ou des bois, qui attendent le voyageur pour le saigner.

• • •

Grenouilles, crabes, coquillages de toutes variétés font les honneurs de la table laocienne avec les poissons les plus délicieux et sans arêtes, comme avec les poissons les moins délicats et les plus épineux, sans oublier l'indésirable poisson-torpille, bon à manger, dit-on; le lançon, la fausse sole, la raie, etc.

Deux ou trois espèces de poissons du Mékhong, de belle taille, dont la chair est très estimée, obligent à corriger le dicton " muet comme un poisson ". En effet, la nuit venue, on entend souvent, le cri plaintif, mais puissant, des poissons qui viennent clamer au-dessus des eaux.

Parmi les plus gros représentants de la catégorie des poissons migrateurs, le Pa boek (des Pangases) mesure deux mètres de long et jusqu'à 1 m. 50 de tour, près des nageoires latérales.

Finissons cette nomenclature par les sauriens, grands et petits, le crocodile, le caïman, l'iguane et leurs autres frères de terre, les lézards de toute taille et de toute espèce sans oublier le curieux jeko.

* * *

il
de
noi
des
tes,
Les
pou
som
chev
geais
d'aut
les fa
et lai
Au
léance
se trou
moyen
Vous
Laos.
suiyre d
NAVIG
Le voj
du Laos,
l'intérêt
annexes,
séminaire

Est-ce fini avec les animaux du Laos ? Hélas ! non car il reste un mot à dire des fourmis. Il y en a des grosses et des petites, des lourdaudes et des ailées, des rouges et des noires, des vertes et des jaunes, des brunes et des blondes, des timides et des hardies, des inoffensives et des méchantes, des paisibles et des destructrices. Que sais-je encore ? Les unes courent à terre, les autres guettent votre passage pour vous faire une piqûre cuisante ; d'autres, pendant votre sommeil, envahissent votre couche, pénètrent dans vos cheveux et dans votre barbe et vous procurent des démangeaisons atroces ; d'autres salissent tout ce qu'elle touchent ; d'autres encore empestent partout où elles pénètrent. Enfin les fameuses fourmis blanches dévorent tout sans crier gare et laissent un gâchis nauséabond.

Aussi, chers lecteurs, au lieu de nous envoyer des condoléances platoniques au sujet de ces myriades de fourmis qui se trouvent partout aux champs et à la ville, trouvez un moyen rapide et sûr de nous en débarrasser.

Vous voilà édifiés sur ce que recèle et nourrit notre beau Laos. Permettez-moi maintenant, de vous inviter à me suivre dans un petit voyage sur le Mékhong.

NAVIGATION FLUVIALE. — LE MÉKHONG ET SES RAPIDES

Le voyage, depuis Saïgon (Cochinchine) jusqu'aux portes du Laos, en passant par Pnom-Penh, ne présente guère que l'intérêt de la nouveauté. Saïgon, avec ses belles paroisses annexes, sa magnifique cathédrale, son grand et son petit séminaire, ses écoles populeuses des Frères rappellent la

France. Pnom-Penh, capitale du Cambodge et résidence du vicaire apostolique, est déjà plus dans le style exotique. Mais passons, car nous avons hâte d'arriver au Laos ; la navigation en chaloupe sera bien un peu mouvementée, mais sans incident notable.

Nous voici donc arrivés à Khône-Sud et nous abordons au point extrême de l'île. De chaque côté de nous, le Mékhong se précipite avec un fracas assourdissant, nos oreilles bourdonnent, nos yeux sont éblouis par le soleil. C'est à peine si nous avons le loisir de jeter un coup d'œil sur les chutes grandioses du Mékhong. La hauteur des chutes varie selon le régime de la saison sèche (qui dure six mois) ou de la saison des pluies (qui dure quatre mois pleins avec un mois de transition avant et après.)

Naturellement l'obstacle est infranchissable et il faut quitter la chaloupe pour se réfugier sous un hangar de fortune qui sert à la fois de docks, de gare de marchandises et de voyageurs. Ici nous allons prendre contact pour la première fois avec les vrais Laociens.

Ils sont là, accroupis devant nous, sans souci du soleil ardent qui brûle et bronze leur échine. Ils fument et chiquent, disent mille riens, et ne pensent nullement à aider au débarquement de la chaloupe ; pourtant ils ne sont venus que pour cela.

Mais voici le maître colis, le caporal, c'est ordinairement un Annamite. Il arrive, il crie, vocifère, menace, vomit un torrent d'injures grossières dont l'Orient seul a le secret. Le Laocien le regarde, prend son temps, se remue un peu, se lève, s'étire, se trémousse, pour avoir le loisir de juger

d'un coup d'œil quel colis il pourra emporter, le moins lourd, le moins encombrant, une bouteille vide, votre parasol, voire même votre ombre, s'il le pouvait.

* * *

Pourtant il faut se mettre à l'œuvre. Alors nos Laociens accourent lentement, empoignent à cinq une caisse de vingt-cinq kilos, et maugréant, s'injuriant, trébuchant à grands renforts de "han ! han !" ils arrivent au haut de la berge. Ouf ! quel fatigue ! Un moment de repos, et les voilà de nouveau accroupis autour de la caisse. Ils en touchent le bois, regardent curieusement les étiquettes, font mille suppositions sur le contenu du colis.

Le débarquement achevé, il faut charger de minuscules wagons qu'une petite locomotive poussive traînera jusqu'au point nord de l'île : cinq kilomètres environ.

* * *

Nous sommes à Khône-Nord. Une chaloupe nous attend. L'appontement est brûlé par le soleil. Les peaux de buffles et de bœufs qui y sont entassées nous envoient des relents empestés. Nous montons à bord de la chaloupe, et là, dans une demi-fraîcheur, nous assisterons au chargement de notre bateau. C'est fait ; un cri strident de la sirène effraie les bandes de singes qui prennent leurs ébats dans la petite île d'en face et en route.

Nous voguons dans un dédale de couloirs étroits formés par les centaines d'îles de cette contrée qui a nom : Si-phan-

dôn (les 4,000 îles). Le Mékhong bouillonne ; ses flots font rage ; le bruit de cet immense torrent couvre celui des efforts de la chaudière de notre bateau. Nous avançons au milieu de la belle végétation des tropiques. Devant nous, des roches menaçantes surgissent au milieu de l'écume des eaux ; il faut les tourner, les contourner, mais surtout les éviter.

Les Loaciens d'aujourd'hui regardent encore curieusement les "bateaux de feu" qui remontent le mékhong. Mais comment peindre leur effroi quand ils virent pour la première fois les chaloupes à vapeur ! Chaque appel de la sirène (et les mécaniciens ne se privaient pas du plaisir de la faire mugir) les remplissait de terreur ; ils croyaient voir quelque grand et mauvais génie sortir du sein des flots.

Sur les berges, de rares villages, composés de quelques cases. Nous avançons et nous arrivons à Khong. Ce fut autrefois une ville (oh ! bien petite). Là s'établit le premier résident français du Laos. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un poste très secondaire.

* * *

Nous repartons et nous quittons la région des îles. Le fleuve s'étend de plus en plus, s'élargit jusqu'à mesurer deux kilomètres. Comme nous sommes à la saison sèche, les eaux sont basses, et les berges très hautes. Pendant la saison des pluies, la crue moyenne sera de seize mètres.

Les bambins des villages que nous rencontrons barbotent dans l'eau, nous interpellent au passage et se laissent rouler par la vague des hélices. A côté deux, des buffles indolents, nonchalemment couchés dans la vase tendent vers nous

l
y

cit
La
mi
dha
une
re,
Une
Cro
A
mon
ruine
modè
le fir
bâtim
Bas
Son r
selon
décidâ
pays. l
rue ; p
bonzes
ques.
Disor
se comp
mais de

leurs naseaux dilatés et nous regardent de leurs grands yeux effrayés.

* * *

Voici Bassac, l'ancienne ville royale. Aux portes de la cité, saluons la première croix que nous rencontrons au Laos. Ban-Phra-Non est le poste extrême au sud de la mission. Ce village a une histoire et tire son nom d'un Boudha dormant. Aujourd'hui Satan a fui devant le Christ et une gentille église, due aux efforts ingénieux du missionnaire, s'élève là où jadis un temple recevait les fidèles de l'idole. Une chrétienté de 600 âmes s'est groupée à l'ombre de la Croix.

A cinq kilomètres du village chrétien, sur le flanc d'une montagne qui s'élève à 930 mètres d'altitude, on voit les ruines de Vat-Phu. Ce temple, copie miniature ou maquette modèle du célèbre temple d'Angkor (Cambodge), étonne par le fini de ses sculptures et l'ensemble harmonieux de ses bâtiments. D'après de Lagrée, il date au moins du Xe siècle.

Bassac, une ville bien déchue de son ancienne grandeur. Son roi fut tour à tour tributaire du Cambodge et du Siam, selon que la victoire, au cours des guerres sans trêves, se décidât en faveur du premier ou du second de ces deux pays. La ville, peu peuleuse, ne compte guère qu'une seule rue ; par contre, elle est remplie de pagodes où deux cents bonzes goûtent le doux *farniente* des monastères bouddhiques.

Disons, une fois pour toutes, que les villages laociens ne se composent pas d'une série de maisons alignées côte à côte, mais de maisons éparses au milieu des touffes de bambous

et de bananiers, à l'ombre de grands manguiers que dominent des cocotiers et des aréquiers.

Du palais des anciens rois de Bassac, rien ne subsiste plus que les substructions. La ville compte à peine deux mille âmes. Elle est le siège d'un mandarin indigène, fils du dernier roi de Bassac. En face de Bassac, se trouve Ban-Mouang, qui fut le chef-lieu d'une province française, dont le siège administratif a été transporté depuis quelques années à Pak-Sé, où nous arriverons après quelques heures de chaloupe.

En quittant Bassac, nous laissons Don-Deng, île de huit kilomètres de longueur, sur une largeur qui varie de 500 à 1,000 mètres.

Nous voici à Pak-Sé, au confluent de la Se-Dôn avec le Mékong. Pak-Sé est la première ville laocienne digne de ce nom que nous rencontrons. Coquette et accessible, elle compte une population européenne de 20 à 30 fonctionnaires. Commerçante, elle donne asile à quelques Chinois qui, là comme ailleurs, exploitent à qui mieux mieux la crédulité et l'indolence des trop confiants indigènes. L'immigration annamite est notable ; aussi les Laociens ont-ils laissé le terrain qu'ils occupaient depuis des siècles, aux envahisseurs Chinois et Annamites, ces derniers appelés, à être, dans un avenir assez prochain, les maîtres du pays. A certains points de vue, nous ne saurions nous en plaindre, car l'Annamite est travailleur. Mais, les Laociens et les Annamites ne sympathisant pas, la lutte pour la vie amènera des conflits dont l'issue n'est pas douteuse : le Laocien quittera les rives fertiles de ses fleuves et se retirera dans

ses forêts en reléguant les Kha d'un degré de plus sur les montagnes.

* * *

Un peu en amont de Pak-Sé, le Moun (Se-Moun) vient se jeter dans le Mékhong ; c'est Pak-Moun, l'entrée de la rivière d'Oubon. Presqu'en face, mais derrière les montagnes boisées, la chrétienté des Kha (sauvages) de Ban-na-ngam fut fondée, il y a quelques années, par un prêtre indigène zélé et patient. Elle compte aujourd'hui 250 à 300 néophytes fervents.

Par la rivière d'Oubon, dont l'entrée est défendue aux basses eaux par un barrage de roches, nous gagnons Oubon après avoir franchi à pied les chutes du Moun et en pirogue ses nombreux rapides. Nous entrons ici en terre siamoise. Rien ne l'indique avant notre arrivée à Phi-Moun, chef-lieu de canton de la province d'Oubon.

* * *

Oubon est le chef-lieu d'une province siamoise (Mouthon-Isan). Un vice roi l'administre. La ville, très commerçante et agréablement située au milieu de plantations de manguiers, de tamarins, d'aréquier, de cocotiers, compte environ 20,000 âmes. Un régiment d'infanterie et une légion entière de gendarmerie assurent — en principe — la tranquillité dans la région. Un consul français, un médecin d'infanterie coloniale, un conseiller de cour d'appel près le tribunal siamois de premières instances, composent, avec les missionnaires et les religieuses de Saint-Paul de Chartres, la colonie française de la ville.

La chrétienté d'Oubon est la première en date de l'histoire religieuse du Laos. Elle est prospère, mais, hélas ! réduite à l'impuissance par suite du manque de ressources. C'est là que réside un des provicaires de la mission. Orphelinats de filles et de garçons, dispensaire, ouvroir, écoles sont les meilleurs témoins de l'activité des missionnaires. Un couvent de religieuses indigènes compte une quinzaine de religieuses et sept ou huit novices.

Tout autour d'Oubon, à des distances variant de 20 à 100 kilomètres, sont disséminés les postes chrétiens de Ban-Bua, Ban-Uet, Ban-Se-Song, Nong-Khu, Ban-Sithan et leurs annexes.

L'histoire civile d'Oubon est relativement récente et sans grand intérêt. Mais au point de vue apostolique, la région entière offre de belles espérances. Si la famine, la peste, le choléra et toutes les épidémies meurtrières ne venaient périodiquement décimer et disséminer la population les missionnaires recueilleraient sans nul doute des fruits abondants.

• • •

Redescendons la rivière d'Oubon et continuons la montée du Mékhong. De Pak-Moun, nous arrivons en quelques heures à Ban-Khoum ; c'est ici que commencent les difficultés de la navigation.

Nous accostons la berge. A quelques cents mètres de nous s'élève un bruit assourdissant, c'est le premier rapide sérieux du Mékhong au Laos. Il va falloir s'embarquer dans une des pirogues qui sont là, rangées tout armées à côté de la chaloupe à vapeur.

Les pirogues laociennes de transport sont de grandes embarcations de 15 à 20 mètres de long, sur 2 mètres dans la plus grande largeur et 80 centimètres dans la plus grande profondeur. Elles sont creusées dans un tronc d'arbre et on ne saurait trop admirer l'habileté des Laociens qui ne disposant pour leur travail que d'une hache rudimentaire, leur donnent une forme si gracieuse.

Les pirogues de pêche et les pirogues de service ordinaire sont petites, effilées et portent à peine 500 kilogs ; les grandes pirogues de transport peuvent recevoir jusqu'à quinze tonnes de marchandises.

Certaines sont aménagées pour les voyageurs ; c'est dans une de celles-là que nous allons prendre place.

Elles sont recouvertes d'un *roof*, fait de claies de bambou garnies de grandes feuilles. Nous serons ainsi presque à l'abri du soleil et de la pluie. Tout autour de la pirogue court une sorte de passerelle large de 15 centimètres ; c'est là-dessus qu'évolueront les piroguiers. Tantôt, poussant avec leur longue perche de bambou, tantôt s'accrochant aux arbres ou aux rochers au moyen de leurs gaffes, ils feront avancer péniblement notre embarcation au milieu des eaux tumultueuses. A l'arrière de la pirogue, sur une espèce de tabouret assez élevé, se tient le barreur. Il a besoin, pour conduire sa barque, du plus grand sang-froid et d'une force de poignets peu commune. Son équipage doit avoir en lui une confiance absolue. Un faux coup de barre et la pirogue devient le jouet des flots ; c'en est fait de tous ceux qui la montent.

• • •

Avant de s'engager dans les rapides, où le flot se précipite à une vitesse de 10 nœuds et plus, le Laocien semble se recueillir. Presque toujours, il fait une offrande (quelques grains de riz) au génie du lieu. Il regarde le coq perché sur la pirogue et qui doit le protéger contre toute mauvaise fortune ; puis il se lance résolument et lutte avec rage contre la poussée des eaux. Tantôt l'esquif menace de se briser contre une roche qui surgit au milieu du courant, tantôt il reste accroché aux arbustes rabougris et tordus qui ont pris racine dans les anfractuosités du roc, tantôt il n'avance que de quelques mètres. L'eau le submerge en partie.

Si le passage est trop dangereux, ou si sa profondeur empêche de s'aider de la gaffe, la pirogue est remorquée à la cordelle. C'est un long câble de rotin qui vaut mieux que les chaînes et les câbles d'Europe, tant à cause de sa résistance que de son volume réduit et de son poids.

Pendant ce temps, le voyageur, blotti dans le fond de la pirogue regarde anxieusement les progrès de la marche en avant. Il voit ces hommes à qui il a confié sa vie, demi-nus, les muscles tendus, à la fois trempés par la sueur et les éclaboussures de l'eau. Qu'il se garde bien de les commander, d'abord parce qu'il n'entend rien à ce travail, et puis les distractions que son intervention imposerait aux piroguiers pourraient être fatales. Qu'il se contente donc de regarder le toit de feuillage qui l'abrite contre les ardeurs du soleil et se taise.

Soudain des *hi!* perçants se font entendre. Les barquiers dancent une bamboula endiablée, crient, chantent, injurient même le génie des eaux : le rapide est passé !

Nous n'avons plus qu'à attendre le suivant.

NAVIGATION FLUVIALE. — LE MÉKONG ET SES AFFLUENTS

A cette allure, nous n'avancions guère, faisant à peine en une journée ce que la chaloupe ferait dans une heure, si elle pouvait passer. Pourtant nous n'avons pas perdu de temps, car il a fallu souvent décharger la pirogue de ses bagages pour qu'elle flotte plus librement sur les vagues du rapide.

Mais voici une autre sorte de dangers. Tandis que nous voguons en eau tranquille, nous voyons soudain devant nous l'onde se soulever. Sur le bords de cette surface liquide, s'élève un léger remous, qui se met à tourner, d'abord lentement, puis plus vite, plus vite encore, jusqu'à ce que se forme un tourbillon vertigineux, qui se creuse en un vaste et profond entonnoir. Malheur à la pirogue qui se laisserait entraîner ! Elle s'engouffrerait infailliblement dans l'abîme.

Autre danger : à l'époque des hautes eaux, les compagnies forestières qui exploitent le bois de teck forment d'immenses et longs radeaux de troncs reliés entre eux par des lianes. Ils lâchent le train de bois au courant du fleuve pour aller le repêcher aux chutes de Khône ; mais il arrive que ces radeaux se disloquent, et si une des billes énormes qui les composent vient à butter contre la pirogue, celle-ci s'ouvrira comme une coquille de noix.

Le grand bief des rapides, appelé bief des Kemmarat, a une longueur de 130 kilomètres. Aussi les voyageurs qui cherchent les émotions pourront en savourer ici tout à leur aise.

• • •

Les rapides franchis, nous arrivons à Savannakhet, qui se trouve en face de Ban-Moukh-Dahan, sous-préfecture siamoise, à la tête de laquelle se trouve un mandarin chrétien qui a groupé autour de lui quelques autres néophytes.

Savannakhet est le chef-lieu d'une province française. C'est là que devait aboutir une route du Mékhong à la mer ; mais il n'est pas possible de dire encore quand, où et comment on exécutera ce projet.

Dans la sous-préfecture de Ban-Moukh-Dahan, la chrétienté de Song-Kohn, avec sa nouvelle église, fait face au rapide de Këng-Kabao. A peu de distance au nord de Song-Khon, se trouve That-Phanom, la ville sainte des Bouddhistes laociens ; c'est là qu'ils viennent en pèlerinage rendre leurs hommages aux reliques (!) de Bouddha contenues dans une belle pyramide vieille de plus de trois siècles, haute de quarante-cinq mètres et qui vient d'être redorée.

Quelques heures plus tard, nous apercevons le clocher à jour de Sieng-Vang et, plus loin, dans la brousse, une chrétienté des Kha-Sô qui ont donné de bien douces consolations à leur pasteur.

• • •

Plus au nord, voici Nakhon-Phanom (vulgairement Lakhon) en face de Tha-Khêk, qui vient de supplanter à son tour Pak-In Boun, comme chef-lieu des provinces françaises de Kham-Kœt et Khamnuem. A quatre kilomètres de là, Nong-Sëng. Arrêtons-nous là quelques instants pour y saluer le vénérable vicaire apostolique qui doit à la charité de généreux donateurs de France d'avoir une habitation pres-

que digne du rang qu'il occupe. Les missionnaires ont aussi rivalisé d'ingéniosité et de patience pour rendre moins triste le coin de la brousse choisi pour la résidence épiscopale.

Dans l'enclos de l'évêché s'élèvent le couvent des religieuses de Saint-Paul de Chartres et des religieuses indigènes, un orphelinat, une école pour jeunes Eurasiennes. Dans un coin, un vieux missionnaire, aujourd'hui premier provicaire de la mission, veut installer une petite imprimerie laocienne qui rendrait les plus grands services. Voici le bâtiment fort rudimentaire et provisoire décoré du beau nom de Petit Séminaire. Au fond, la vieille église ; elle sera remplacée bientôt, nous l'espérons, par une chapelle plus coquette et plus durable et qui sera la cathédrale. Mais pour mener ces travaux à bonne fin, le vicaire apostolique aurait besoin d'importants secours de la charité catholique.

Quittons Nong-Sëng, laissant à quatre ou cinq kilomètres de là la chrétienté de Kham-Kheum, qui compte, avec ses annexes, 600 chrétiens environ. Plus à l'ouest, dans la brousse, la superbe chrétienté de Tharé, la plus importante de la mission, entourée des postes de Chan-Pheng, Don-Thoi, Na-Bua, Xang-Ming et leurs nombreuses annexes.

A peine avons-nous quitté Nong-Sëng que nous laissons, au milieu d'une grande île du Mékhong, l'importante chrétienté de Dôn-Don. Un peu au Nord ce sont les postes chrétiens de Sieng-Jun, Këng-Sadok, Pan-San, Muang-Moukh et nous arrivons à Vien-Chan (Vientiane), où vient d'être fondée la première chrétienté annamite du Laos, qui est aussi le dernier poste chrétien de la mission du Nord.

Vien-Chan, autrefois Lan-Xang (la ville aux millions

d'éléphants) a joué dans l'histoire du Laos un rôle important jusqu'en 1827, époque à laquelle ses rois furent chassés et la ville mise à sac. Toujours en guerre avec les chefs de Ônpa, de Xieng-Mai ou d'ailleurs, ses rois connurent tour à tour les enivrements de la victoire et les hontes de la défaite. Aujourd'hui ses remparts ne sont plus que des ruines et, de ses belles et nombreuses pagodes, il ne reste que des ruines envahies par la plus vagabonde végétation de lianes et de lichens. C'est là que demeure le résident français du Laos. Le gouvernement français a réussi à transformer la ville en une ville mi-européenne, et a restauré quelques monuments des pagodes. Outre les services administratifs proprement dits, il y a à Vien-chan une école professionnelle et une école supérieure de français qui prépare les Laociens à devenir interprètes des tribunaux.

Après Vien-chan, les rapides recommencent jusqu'à Louang-Prabang ; ils sont aussi terribles que ceux des Kemmarat. Louang-Prabang a conservé son roi, qui est sous le protectorat français. Nous ne dirons rien de cette ville ni de cette région, car jamais elle n'a été explorée par les missionnaires du Laos, faute d'hommes et de ressources.

• • •

Voilà, chers lecteurs, le récit sans prétention d'un voyage sur le Mékhong. Quelques-uns d'entre vous, à l'exemple de nos rois fainéants, auraient peut-être préféré la primitive charrette à bœufs ; mais, à cause de l'état des sentiers à parcourir, les heurts auraient eu vite raison des meilleurs courages.

de
son
des
ler
L
taci
les
cou
on v
mor
ses k
d'inn
nceu
breu
s'encl
forme
sol est
tigre,
mus s'
Apr
bonzer
chaque

Et m
pays, r
rapidem

Reste la route à cheval à travers les sentes à peine tracées de la forêt et de la plaine brûlante. Les chevaux laociens sont petits, mais vigoureux et résistants, capables de fournir des randonnées qui ont émerveillé tous les officiers de cavalerie française venus au Laos.

La route à cheval à ses fatigues ; mais quels beaux spectacles elle réserve au voyageur, soit dans les défilés soit dans les clairières, soit dans la forêt vierge ! Le Laos est encore couvert de hautes futaies, et l'on s'en étonne presque quand on voit le Laocien s'attaquer à la forêt comme à un ennemi mortel. Non seulement il lui demande le bois nécessaire à ses besoins de chaque jour ; mais il sacrifie inutilement d'innombrables troncs d'arbres pour le seul plaisir de manœuvrer la hache. Pourtant, certains coins — et ils sont nombreux — sont comme interdits à l'homme. Les lianes s'enchevêtrent, grimpent aux flancs des géants des forêts et forment un réseau où seuls les singes peuvent pénétrer. Le sol est couvert de buissons et de fourrés où se cache le tigre, et de la terre recouverte d'une épaisse couche d'humus s'élèvent des miasmes mortels.

Après une journée de cheval, le voyageur trouvera à la bonzerie du village un abri pour la nuit. Il y a, en effet, dans chaque bonzerie un *sala* (abri) réservé aux voyageurs.

• • •

Et maintenant que nous avons fait connaissance avec le pays, nous allons voir les habitants. Mais nous passerons rapidement sur certains côtés de leurs mœurs dont le tableau

bien sombre n'est que le produit de la vie païenne insuffisamment réfrénée par la morale bouddhique.

ETHNOLOGIE

Le Laocien est moins grand que le chinois, mais de taille plus élevée que l'Annamite. Moins pâle que le Céleste, il n'a pas le teint aussi bronzé que le Cambodgien. Ses yeux sont noirs, ses cheveux drus et généralement noirs ; il est à peu près imberbe, Les hommes autrefois, se rasaient le derrière de la tête pour ne laisser sur le devant qu'un toupet de cheveux relevés en brosse ; aujourd'hui, cette coutume se perd et il n'y a plus que les vieux qui usent du rasoir ; les jeunes font la raie au milieu ou coupent leurs cheveux en brosse.

• • •

La jeune fille laocienne garde ordinairement les cheveux longs et les noue en un chignon négligé. Elle entoure sa tête d'une bande d'étoffe. La plus grande partie des femmes se coupent les cheveux à la siamoise. Sous prétexte de rafraîchissement et d'hygiène, la femme laocienne s'oint de curcuma, porte, par élégance, des pendants d'oreilles et des bracelets, lisse ses cheveux avec de l'huile de ricin dans laquelle elle a fait macérer des racines odoriférantes, jette par-dessus quelques pétales de fleurs et, dans un trou fait au lobe de l'oreille, place une fleur de *kananga* ou autre.

L'homme se revêt d'un *langouti* et d'un pagne déployé sur ses épaules ou d'une courte veste. Le *langouti* est une pièce d'étoffe longue de 2 mètres 50 à 3 mètres et large de 0

mé
per
reir
pas
L
de l
trin
coul
l'ind
ment
et la
est tr
saison
grade
à 30c
à 60 e
tempé

Le I
race m
laocien
Kha (s)

La la
différent
syllabes
celles de
spécial d

mètres 80. Il est fixé à la taille par un nœud ; les bouts pendants sont roulés, passés entre les jambes et fixés aux reins ; il forme ainsi une sorte de culotte bouffante qui n'est pas sans cachet.

La femme porte une jupe qu'elle fixe en la repliant autour de la ceinture et qui descend jusqu'à la cheville. Sur la poitrine, elle met une écharpe. Hommes et femmes aiment les couleurs voyantes, au moins pour les jours de fête, car l'indigo semble être la couleur la plus commune des vêtements de travail. Pour ses habits, le Laocien utilise le coton et la soie ; il ne connaît point la laine. D'ailleurs, le climat est trop chaud pour qu'elle ne soit nécessaire. Pendant la saison sèche, le thermomètre varie entre 35° et 40° centigrades ; à l'époque des pluies, il se tient aux environs de 25° à 30° et pendant les nuits d'hiver, il descend à + 10° et même à 6° en certains quartiers, lorsque le vent du nord scuffle en tempête.

* * *

Le Laocien est dit-on, originaire de la Chine et serait de race mongole. Nous voulons bien l'admettre pour l'élément laocien proprement dit, mais non pour les nombreuses tribus *Kha* (sauvages), dont l'origine est encore un problème.

LANGUE

La langue laocienne est monosyllabique et chantante. Les différents tons des voyelles, la brièveté ou la longueur des syllabes lui donnent des inflexions moins harmonieuses que celles de l'Annamite, mais ayant cependant bien le cachet spécial des langues orientales.

La différence des tons sur un même mot n'est pas sans créer de grandes difficultés pour ceux qui en commencent l'étude. Nous n'en donnerons pour preuve que l'exemple suivant. Le mot *ba* suivant l'intonation, peut signifier ; intermittence, épaule, folie, déborder, mercure, ceinture, etc. . .

Jusqu'à ces derniers jours, les philologues, trompés par les nombreux emprunts faits au siamois moderne, faisaient de la langue laocienne une fille de la langue siamoise, Aujourd'hui, après les études de vrais savants dont l'autorité est indiscutable, c'est tout le contraire qu'il faut affirmer. Cette langue s'écrit avec un alphabet assez simple. Les livres sacrés des pagodes empruntent des caractères particuliers et une langue différente : le *pali*. Les Laociens écrivent sur des feuilles de latanier qu'ils gravent avec un stylet en fer. La littérature laocienne est assez riche, mais manque d'originalité : elle a tiré son fond des ouvrages de l'Inde.

ADMINISTRATION

Nous ne voulons pas parler de l'administration laocienne telle qu'elle était sous le régime ancien des rois de Louang-Prabang, Vien-Chan ou de Bassac, Les annales du pays ne sont pas assez dignes de foi pour que nous puissions en tirer des renseignements sûrs. Nous ne diront qu'un mot de l'administration du Laos actuel tant sous le régime français que sous le régime siamois.

Les deux puissances ont divisé le Laos en provinces et en cantons. Du côté Français, la haute administration politi-

que, financière et judiciaire est réservée uniquement aux Français. Ils ont sous leurs ordres des mandarins indigènes qui n'ont plus le droit de porter des jugements ; les parties en litige peuvent se présenter à eux en conciliation seulement. C'est à ces mandarins qu'incombe le soin de recouvrer les impôts (2 piastres, 50 cents = 6 francs environ), d'assurer le régime des prestations et de surveiller les corvées. Comme ils ne reçoivent aucun traitement pour ces offices, leur rôle auprès des indigènes n'est pas toujours sans mériter quelques reproches de chantage. La police est assurée par des miliciens, en moyenne partie annamites ; il y a très peu de Laociens soldats.

Quand au Siam, il a adopté le système d'administration française, réservant aux Siamois du bas Siam les hautes fonctions administratives. A la tête de chaque province se trouve un Kha-louang (envoyé royal), l'armée est organisée un peu à l'allemande ; les officiers actuels n'ont pas encore grand mérite, mais sont très fiers de leurs galons. La gendarmerie est le seul corps d'armée qui ait quelque valeur ; l'instruction en est confiée à des officiers danois.

• • •

Des deux côtés on a abolie les supplices usités autrefois au Laos et qui n'étaient pas sans barbarie ; ils ont été remplacés par la décapitation et nous allons dire en deux mots comment se passa la dernière exécution à Oubon.

Réveillé de grand matin en même temps que ses codétenus, le condamné fut appelé à l'écart vers huit heures. Un

simple gardien de prison lui annonça qu'on allait l'exécuter. Quelques instants après, arrivèrent le président du tribunal, le gouverneur de la ville, quelques officiers et des gendarmes. Le condamné écouta la lecture de son arrêt de mort, puis, chargé de chaînes, il fut conduit en-dehors de la ville. Là on lui servit un repas qu'il mangea de fort bon appétit pendant que devant lui on creusait la fosse où devait être jeté son cadavre. Le repas fini, on lui offrit du tabac et des fleurs. Puis nouvelle lecture de la sentence. On enlève les chaînes du cou et on lie le condamné à un poteau. Les bonzes se mettent à genoux en face de lui et récitent leurs prières.

A ce moment arrivent quatre hommes vêtus d'une casaque et coiffés d'un bonnet rouge. Ils portent chacun un sabre. Trois de ces sabres sont entourés de bandes d'étoffe blanche ; un seul est au clair, Les quatre arrivants se prosternent devant le condamné et celui qui porte le sabre au clair lui demande pardon d'avoir à lui trancher la tête.

Puis tous quatre commencent une danse avec des passes de sabre ; deux fois, quatre fois, dix fois, celui qui tient le sabre à nu fait mine de frapper. Enfin derrière le condamné un cinquième bourreau, habillé de rouge également, s'avance sans bruit en dansant sur la pointe des pieds. Arrivé tout près du condamné, mais restant derrière, il frappe vigoureusement la terre du pied. Si le condamné remue le bourreau se retire. Quelques instants ensuite il revient, recommence son essai, pendant que les quatre premiers bourreaux continuent leur pantomime, lorsque le condamné ne fait plus attention aux appels que fait avec le pied le cinquième bourreau, d'un coup de sabre, celui-ci tranche la tête.

Le cadavre est aussitôt jeté dans la fosse, et, la nuit le tigre vient le déterrer et il l'emporte pour le dévorer, ne laissant que la tête.

ESCLAVAGE

Le mot esclavage excite chez tous ceux qui l'entendent un sentiment de pitié profonde pour les êtres humains condamnés à une condition voisine de celle de la bête. Pourtant l'esclave laocien n'était pas très malheureux. Esclave de guerre, pour dettes et même esclave volontaire, le laocien était un vrai membre de la famille. L'esclave de guerre avait, il est vrai les dents limées jusqu'aux gencives ; mais partageant la même nourriture et le même toit que son maître, vêtu comme lui, il était presque son *alter ego*. Dans un moment de colère seulement, on lui rappelait avec mépris sa situation ; mais l'orage passait vite et maître et esclave reprenaient aussitôt la vie commune.

Le seul point noir, c'était la perpétuité de l'esclavage. C'est sur ce point surtout qu'a porté la réforme des législations actuelles. Aujourd'hui, l'esclave de dettes, le seul qui existe, se libère dans un temps déterminé par les lois. Il n'est pas rare de voir un esclave demander à rester dans la maison de son maître alors qu'il pourrait aller ailleurs jouir de l'existence selon son caprice.

PORTRAIT MORAL D'UN LAOCIEN

Doux et bon enfant, le Laocien se laisse vivre au jour le jour dans l'indolence et sans souci du lendemain. Cette indolence, il la porte jusqu'à la paresse. Crédule et niais, le

Laocien devient le jouet des flibustiers et des exploiters. Hospitalier par nature, il tient maison ouverte à tout venant ou inconnu. Il ne refusera jamais à celui qui la lui demande une part de son repas, une petite provision de tabac, une chique de bétel. Mais il est chicanier et aime les procès. Il est sensible à l'injure, surtout lorsqu'il s'agit de certaines injures grossières propres à l'Orient. Il est entêté à se faire rendre justice intégrale. Son esprit n'est guère ouvert aux idées abstraites qu'il ne comprend pas. Sa petite philosophie, celle du charbonnier, est consacrée par une riche collection de proverbes et de dictons qu'il place à tout propos. Capable d'affection vraie, d'amour et de dévouement, il ne connaît pas cependant les grands élans du sacrifice. Sa reconnaissance ne se manifeste pas toujours comme dans nos pays ; mais il sait être reconnaissant. Son attachement et sa docilité à ses maîtres sont remarquables. Avec les missionnaires, avec ses chefs, le Laocien se conduit comme un enfant et c'est en enfant qu'il faut le traiter.

Un des mauvais côtés de son caractère, c'est qu'il aime les jeux de hasard. S'il n'y perd que de petites sommes, c'est parce qu'il n'en a pas de grosses ; mais il ne craint pas d'engager ses bœufs et ses buffles et jusqu'à ses habits. Ces jeux de hasard sont les dés (figurés par des graines de tamarin) pair ou impair. Il parie aussi sur l'issue d'un combat de coqs, de grillons ou de poissons. Les jeux de hasard sont interdits par les lois.

A un autre point de vue, la moralité du Laocien est païenne ; mais ces vilains défauts ne paraissent guère au dehors. Extérieurement il est correct ; hélas que n'en est-il ainsi de l'intérieur.

ad
ver
pot
vat

La
avec
lage
jouiss
les ad
d'inté

Les
Le jeu
parents
hommes
ei se re
tent ave
frais de
qui est n
vin ou d
l'union, l

• • •

Ajoutons, pour terminer ce portrait, que le Laocien est adroit de ses mains, agile comme un singe, rampant à travers la brousse comme un serpent, bon nageur et endurant pour les deux travaux qui lui plaisent : la pêche et les travaux de la forêt.

LA FAMILLE

Le Laocien a l'esprit familial ou, mieux patriarcal. Voyez avec quelle déférence les jeunes traitent les anciens du village ; rien d'important n'est décidé sans leur avis. Ceux-ci jouissent d'une grande autorité morale, non seulement dans les affaires de leur famille, mais encore dans les affaires d'intérêt général du village.

• • •

Les Laociens se marient en moyenne à l'âge de 18 à 25 ans. Le jeune homme qui veut prendre femme charge un de ses parents, accompagnés de deux anciens et de quelques amis, hommes ou femmes mariés, d'aller faire la demande. Ceux-ci se rendent donc chez les parents de la jeune fille. Il portent avec eux les petits présents ordinaires qui feront les frais de l'entrevue : quelques cigarettes, du bétel et tout ce qui est nécessaire pour chiquer, une bouteille ou deux de vin ou d'eau de vie de riz. On discute les conditions de l'union, la date de la cérémonie ; on fixe la dot que le jeune

marié devra payer à ses beaux parents, ou bien le temps que le gendre devra passer dans la maison de sa femme. Ceci ne veut pas dire que le mari achète sa femme, comme il est d'usage en d'autres pays ; en effet, l'argent qui est versé en dot doit rester intact et revenir aux époux après la mort des parents. En principe, du moins, il en est ainsi ; en fait, c'est autre chose et c'est la source de disputes et de brouilles interminables.

Au jour marqué pour le mariage, tous les habitants, si le village n'est pas trop considérable, se réunissent pour le festin de noces qui a été précédé quelques fois d'une cérémonie à la pagode. Chaque invité apporte quelques contributions au festin. On rit, on chante, on boit surtout. Le soir les amis du marié le conduisent en corps auprès de sa femme. Avant de monter à la maison de ses beaux parents, on lave les pieds du nouvel époux, puis on l'introduit dans la maison par une vieille matrone.

Dans la maison le mari est le maître : mais il n'est pas rare que la femme impose catégoriquement sa volonté. Au reste, le mari n'entreprend rien sans en conférer avec elle. La polygamie n'est pas admise dans le peuple et les unions entre parents de même sang sont considérés comme l'origine de toutes sortes de vexations des *phi* (mauvais génies) ou des mânes des ancêtres.

Vous n'allez pas croire, j'imagine, que les belles-mères du Laos sont de race spéciale. Ici comme ailleurs, la belle-mère devient le souffre-douleur ou (ce qui est le plus fréquent) la cause de presque toutes les difficultés qui s'élèvent entre le mari et la femme. Que le riz soit mal cuit ou qu'il ne soit

point cuit à temps, que le mari soit trop paresseux, qu'il se soit attardé à causer avec des amis, et la maison retentit de cris. Comme le ventre prime tout ici, l'orage se calmera en mangeant.

(À SUIVRE.)

PARMI LES SAUVAGES DU HAUT-CANADA

LA MISSION DE L'ILE A LA CROSSE

PAR LE R. P. ROSSIGNOL,

Oblat de Marie Immaculée.

 N arrivant ici, je trouvai pour me mettre au courant du ministère, un compagnon expérimenté, le R. P. Rapet, qui a passé ici 34 ans de sa vie de missionnaire. Je fis aussi connaissance avec le dévoué Frère Pouliguen, notre indispensable auxiliaire, qui compte aussi 18 ans de résidence à la mission.

* * *

La population s'était réunie presque au complet autour de l'église principale, à l'occasion de la visite épiscopale. En effet, Mgr Charlebois, était venu nous visiter et nous apporter les grâces attachées au passage du pasteur parmi ses brebis.

Et ces grâces furent nombreuses. Durant les huit jours

de la retraite, l'empressement de chacun à se rendre aux exercices et à venir écouter la parole de Dieu, ne se démentit pas un seul instant. L'évêque prêchait lui-même en cris et le Père Rapet interprétait les sermons en montagnais pour la catégorie de fidèles qui n'entendent que cette langue. Ces exercices furent couronnés par huit cents communions et cent cinquante-sept confirmations.

La visite épiscopale terminée, les officiers du gouvernement vinrent procéder au recensement qui donna les chiffres suivants : Métis, 540 ; Montagnais, 400 ; Cris, 100 ; Blancs, 15.

• • •

Pour vous faire une idée de la paroisse, imaginez une circonférence plus ou moins régulière de 150 kilomètres de rayon, dont le centre se trouve être l'église de la mission, avec, dans les principaux villages éloignés, trois chapelles, au nord-est, au nord-ouest et au sud.

Voici de quelle manière se fait l'évangélisation.

A des dates convenues, nous allons chercher les habitants des alentours des chapelles, pour les instruire, leur administrer les sacrements et les fortifier dans la foi. Outre ces visites déterminées à l'avance, il y a toujours des voyages imprévus, plus ou moins nombreux, pour l'assistance des malades et des mourants. Dans l'un de ces voyages, le Rév. Père Rapet poussa jusqu'au lac des Sables et fut absent pendant cinq semaines.

• • •

ES

SE

courant
e R. P.
ire. Je
iliguen,
ans de

autour
scopale.
et nous
parmi

t jours

Et maintenant, quel est, au point de vue spirituel, le niveau de notre population? Une partie est assez bonne, une autre très bonne et une autre franchement mauvaise. Si les missionnaires du bon Dieu sont là pour prêcher le bien, les missionnaires de l'erreur et du mensonge sont là aussi, pour travailler en sens contraire. J'ai le regret de constater que les désordres dus à l'ivrognerie et à ses suites arrivent bien souvent et sont l'oeuvre des commis protestants de la région qui font la traite des fourrures. Ils invitent les gens à boire de l'eau-de-vie, parfois même leur font violence pour les enivrer. Ainsi, trois d'entre eux, eux-mêmes sous l'influence du whisky, se saisirent, un jour, d'un jeune homme à qui ils firent avaler de force tout le contenu d'une bouteille.

Non contents de pousser nos pauvres gens à l'ivrognerie, ils ont tenté de les entraîner à d'autres désordres en organisant des bals à grands frais.

* * *

L'hiver dernier devait avoir lieu toute une série de ces bals. On allait, à 5 kilomètres de la mission, le soir, porter des provisions dans une maison où l'on comptait attirer nos fidèles par la perspective d'un bon souper : gâteaux, raisins, sucre, thé, etc. La défense que nous avions portée ne suffisait pas à empêcher nos gens de se rendre au souper. Mais, le souper fini, ils revenaient sans avoir pris part au bal : nous avions surtout défendu de danser. Les organisateurs se lassèrent bien vite et le second essai fut le dernier. Le fiasco a été complet.

Si l'immense majorité de nos fidèles ne se laisse pas entraîner au mal, il faut pourtant avouer que quelques-uns sont bien pervertis et coopèrent à l'oeuvre infernale de la corruption des faibles. Voilà pourquoi notre ministère ne donne pas les fruits excellents qu'on serait en droit d'attendre en des circonstances plus favorables. Partout il y a des ronces qui étouffent le bon grain, et nos pays désolés ne font pas exception à la grande lutte du bien et du mal. Pourtant le bien triomphe partout, sauf en un endroit dont il me reste à parler, parce qu'il fait exception et que même dans ce dernier repaire du démon, je viens de voir se lever une aube d'espérance.

* * *

A 150 kilomètres d'ici, à 60 du Lac Vert et du Lac des Prairies, se trouve un coin de terre, comme un îlot entre nos trois centres de missions, où le démon règne en maître. Cet endroit appelé le Lac Poule-d'Eau, est habité par une soixantaine de Cris encore absolument païens.

Depuis longtemps les missionnaires ont fait, sans résultat, des efforts surhumains pour entamer ce bloc.

Sur l'ordre de Mgr Charlebois, je partis pour visiter, une fois de plus, ces obstinés réfractaires. On m'avait prévenu de leur endurcissement; je croyais les connaître et, sans me faire grande illusion sur le fruit de ma visite, je pensais du moins pouvoir prendre contact avec eux. Eh bien ! je me trompais. Ils refusèrent obstinément d'entendre parler de la religion. Parlez-leur chasse et pêche, ils manifestent leur contentement de ce que vous connaissez leur manière

de vivre. Mais passez-vous, le plus habilement possible, à la question de l'âme, de Dieu, ils vous arrêtent net, disent que leur culte, fait pour eux, est pour eux le seul bon. N'ai-je pas vu le moment où ils avaient la prétention de me convertir ?

Et ce culte, on le devine, c'est un amas de superstitions niaises, c'est l'adoration de tout ce qui n'est pas Dieu.

• • •

J'ai demeuré quinze jours parmi eux, logé chez l'un des notables qui ne me gardait qu'à contre coeur dans sa hutte. J'ai vu leurs jongleries, leurs danses religieuses, leurs festins, leurs cérémonies avec le calumet. Je les ai vus s'essayer à guérir un enfant malade en conjurant les esprits ennemis. J'ai entendu leurs chants, le son de leurs tambours et le cliquetis de leurs cornes à poudre remplies de ferrailles. Je les ai entendus invoquer leurs esprits protecteurs pour en obtenir aide, soutien, nourriture, fourrures et l'invulnérabilité dans la maladie. Tout pour le corps en cette vie; rien pour l'âme dans l'au-delà.

Tout cela, je l'ai vu de mes yeux, dans l'étroite cabane où ils se réunissaient autant par habitude que pour me narquer et me montrer ce dont ils sont capables.

Dans leurs incantations, ils supplient les esprits, leur parlent, les appellent de noms bizarres ou baroques : "Vent du Nord", "Homme de la Lune", "Enfant de la Montagne", "Ours", etc. Ces esprits leur répondent, soit pendant leur sommeil, soit pendant leurs jongleries. J'ai entendu ces voix sépulcrales ou cavernueuses. C'est bien le

culte du démon, des mauvais anges, puisque c'est avec eux que ces païens conversent.

Ces pauvres gens se dépouillent de tout pour les sacrifices offerts à leur idole : pièces d'indienne, de coton, de flanelles attachées à un arbre, fusils posés au pied d'un tronc, d'une pierre ; tabac, allumettes exposés sur une souche. Au lever du soleil, on jette sur le poêle une poignée de menthe sauvage séchée, en l'honneur de " celui qui se lève " (le soleil). C'est par cette offrande qu'ils commencent chaque action afin que la fumée âcre qui s'en dégage chatouille les narines jusqu'à la fin. C'est leur encens.

• • •

J'assistai impuissant à ces scènes.

Durant quinze longs jours, je ne puis réunir une dizaine de sauvages qu'une seule fois et il m'a fallu pour cela m'exposer à bien des avanies. J'ai dû avoir recours aux grands moyens, faire appel à toutes les traditions de la race à l'égard d'un visiteur et d'un étranger, auquel on ne refuse pas de l'entendre parler. Je les ai tenus trois heures durant, sachant bien qu'il n'y aurait pas de seconde séance. Dieu veuille que mes paroles portent du fruit plus tard ! mais, sur le moment, je n'ai remarqué que de la haine et n'ai entendu que des sentences infernales en réponse aux enseignements de la vérité.

Et cependant, vers la fin de mon séjour parmi eux, j'eus la consolation d'en voir un venir me trouver pour se faire instruire. Je le baptisai avec son petit enfant encore au berceau. J'ai appris depuis qu'il persévère dans ses bons sentiments et dans la pratique de la religion. Puissent-ils être les prémices de la conversion du camp tout entier !

TABLE GENERALE ET ALPHABETIQUE
DES MATIERES
CONTENUES DANS LES
ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI
POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL
Années 1913, 1914 et 1915.

A

	PAGES
AFRIQUE ÉQUATORIALE. — Sur le Haut-Oubanghi. De Bangui à Rafai. — Par le R. P. Pierre Cotel, de la Congrégation du Saint-Esprit, préfet apostolique de l'Oubanghi-Chari.....	181, 195, 305
AFRIQUE. — Ecoliers antanosy. — Lettre de M. Canitrot, Lazariste	686
AFRIQUE. — Croquis Blancs. — Au pays Abyssin. — Par M. J. Baeteman, Lazariste, missionnaire en Abyssinie	242, 339, 387
AFRIQUE. — Les Missions des Pères de La Salette, à Madagascar. — Obstacles et moyens d'évangélisation. — Par le P. Dantin.....	544
AFRIQUE. — Les Zoulous chez eux. — Par le R. P. Coupé, Oblat de Marie-Immaculée, missionnaire du vicariat apostolique du Natal.....	736
AMÉRIQUE. — A travers les tempêtes de neiges. — Lettre du R. P. Bernard, missionnaire en Alaska...	17

AMÉRIQUE. — Chez les Esquimaux du Keewatin (Canada). — Par le R. P. A. Turquetil, Oblat de Marie Immaculée 99

ASIE. — A travers le Laos. — Par un Missionnaire de la Société des Missions Etrangères de Paris (à suivre) 822

ASIE. — Bergers et Bergeries de Judée. — Par le R. P. Féderlin, des Pères Blancs, supérieur de Sainte-Anne à Jérusalem..... 465, 562, 598

ASIE. — Croquis Libanais. — Par le R. P. Delore, de la Compagnie de Jésus..... 32

ASIE. — De France en Corée. — Journal de route d'un missionnaire. — Par M. Cadars, des Missions Etrangères de Paris..... 758, 782

ASIE. — Mission Canadienne de Canton, Chine. — Sous la direction des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception 592

ASIE. — Une tournée apostolique en Corée. — Par M. Joseph Cadars, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire, Keiryang-Natjiou par Mokpo (Chosen) 45

ASIE. — Un voyage à Quelpaert. — Par M. Cadars, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Tai-kou, Corée 617, 675

C

CANADA. — Chez les Esquimaux de Chesterfield-Inlet. — Lettre du R. P. Turquetil, Oblat de Marie-Immaculée à Mgr Charlebois, vicaire apostolique du Keewatin 483

CANADA. — Chez les Sauvages du Haut-Saint-Maurice. — Par H. T..... 329

FOI

AL

PAGES

De
de
li-
5, 305

li-
.. 686

—
.. 387

à
a-
.. 544

P.
re
.. 736

st-
.. 17

	PAGES
CANADA. — Dans l'Alaska. — Par le R. P. Bernard, de la Compagnie de Jésus.....	217
CANADA. — Parmi les Sauvages du Haut-Canada. — La Mission de l'Île à la Crosse. — Par le R. P. Ros- signol, Oblat de Marie-Immaculée.....	856
CHINE. — Missions Canadiennes en Chine. — Par les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception.	771
COMPTES-RENDUS.—Archidiocèse de Québec....	3, 291, 579
— Diocèse de Montréal.....	8, 296, 584
— Diocèse des Trois-Rivières.....	11, 299, 587
— Diocèse de Saint-Hyacinthe.....	12, 300, 588
— Diocèse de Valleyfield.....	14, 302, 590
— Diocèse de Joliette.....	15, 303, 591

E

EUROPE. — En Bulgarie. Autrefois et aujourd'hui. — Par le R. P. César Chassagne, des Augustins de l'Assomption, professeur au Collège Saint-Augus- tin de Philippopoli	83, 141
EUROPE. — Tempêtes par terre et par mer. — Par Mgr Fallize, Vicaire Apostolique de la Norvège et du Spitzberg	713

O

OCÉANIE. — Dans les Montagnes de Papouasie (Nou- velle-Guinée Anglaise). — Par le R. P. Joseph- Marie Chabot, missionnaire du Sacré-Coeur.....	517
--	-----

T

TURQUIE. — Mes prisons chez les Turcs. — Récit du P. Ivan	430
--	-----